

NUMERO DE BICYCLES

Le Samedi

VOL. VIII. No 5
MONTREAL, 4 JUILLET 1896

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ DE 24 PAGES

\$2.50 PAR ANNEE.
LE NUMERO 5 CTS.

L'ENTRAÎNEMENT VÉLOCIPÉDIQUE



LA PREMIÈRE LEÇON DONNÉE À JOSÉPHINE.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE

REDACTEUR: AUGUSTE MARION

ABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25
(Strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Centins

Tarif d'annonce — 10c la ligne, mesure agate.

POIRIER, BESSETTE & CIE, Editeurs - Propriétaires,

No 516 RUE CRAIG, MONTRÉAL

MONTRÉAL, 4 JUILLET 1896

AVIS AU LECTEUR

Le présent numéro est consacré exclusivement au bicycle. Nous osons croire que le public lui fera bon accueil.

BULLETIN VÉLOCIPÉDIQUE



Nous sommes dans l'âge de la vélocipédie.

x

Velo, velocipède, bicycle, bicyclette, pneu, pneumatique, tout ça c'est la même chose.

x

On peut être sûr que la prochaine transformation du bicycle sera dans le sens d'un véhicule automatique.

x

La vélocipédie a pris une telle extension qu'elle en est arrivée à faire du mot "machine" le synonyme de bicyclette.

x

Les chinois, que l'on dit refractaires à toute innovation, ont fondé, à New-York, un club de bicycles pour accélérer les opérations de leurs buanderies.

x

Le grand écrivain russe, Tolstoi, est un fervent adepte du cyclisme; bien que d'un âge assez avancé, il ne craint même pas de se mesurer avec des jeunes gens qui courent sur les routes.

x

Le record de la vitesse du bicycle, en Europe, est actuellement d'un mille en une minute et cinquante secondes. C'est un Français (Huret) qui détient le championnat du monde pour la course de 24 heures.

x

Les cyclistes qui font les grandes routes sont exposés assez souvent aux attaques des chiens de garde rodant aux alentours des métairies. Abatte l'assaillant d'un coup de pistolet n'est pas toujours sans danger pour le cycliste, mieux vaut lancer au chien un jet de seringue chargée d'ammoniaque. C'est la plus récente addition au saint frusquin du cycliste.

x

Un inventeur, en Angleterre, vient de faire breveter une quadricycle servant de dévidoir de boyaux à incendie. La machine se compose pratiquement de deux bicyclettes ordinaires, côte à côte, reliées l'une à l'autre par le prolongement des essieux. Deux hommes suffisent amplement pour la manœuvrer à une allure rapide, mais elle peut en employer quatre.

UNE FABLE D'ACTUALITÉ

Un jour, sur la fin du vingtième siècle, un certain nombre de bicyclettes accotées sur le mur d'une maison où leurs cavaliers étaient entrés, s'amusaient à causer entr'elles. "Il m'est arrivé, dit l'une, de voir, hier, sur la route du Saut, une bien drôle de machine conduite, à califourchon dessus, par un individu que mon maître a salué au passage. On aurait dit d'un gros baril de forme allongée, avec une tête comme celle du serpent de mer. Cette machine n'avait pas de roues comme nous, mais simplement quatre bâtons à l'aide desquels elle avançait assez vite."

— "Alons donc!" dirent en chœur toutes les autres bicyclettes qui n'en voulurent croire un traître mot de cette histoire fantasmagorique.

MORALE: — Du train que va le cyclisme, il lui arrivera, avant cent ans, de faire disparaître à ce point le cheval, que ceux-là passeront pour des menteurs qui diront en avoir vu un.

J. G.

LE CYCLISME EN FRANCE

Les cyclistes, à Paris, doivent, de par la loi, porter à leurs machines un fallot, une sonnerie d'alarme et leurs noms respectifs avec adresses. Il leur est permis de passer sur les trottoirs sans mettre pied à terre quand les autorités municipales font pratiquer des réparations aux pavages des rues.

L'HYGIÈNE DU PNEU

Un brave bourgeois qui, sur la prescription de son médecin, a acheté une bicyclette, raconte à tous ses amis qu'elle lui procure un exercice des plus hygiéniques et partant des plus salutaires pour la santé; et pourtant il n'est jamais monté dessus. C'est que par esprit d'économie, il avait acheté une vieille machine dont le pneu était crevé; l'exercice qu'il se donnait avec la pompe à air pour le gonfler, sans pouvoir jamais y réussir, suffisait à l'essouffler, et ainsi, se trouvait justifié tout le bien qu'il disait des effets de la bicyclette sur la santé.

LES COURSES DE TAUREAUX EN BICYCLE

La plus récente nouveauté, en Espagne, est la substitution du bicycle au cheval dans les arènes où matadors et toréadors se mesurent avec des taureaux. Carlos Rodriguez, un cycliste de renom, et Badila, le picador du quadrille de Mazzantiné, sont entrés dans l'arène, à Madrid, récemment, montés sur des bicyclettes. Rodriguez put manœuvrer de façon à éviter l'animal; mais Badila, n'ayant pu se dérober à temps, fut soulevé de terre par le taureau et lancé en l'air avec son pneu.

Le plus drôle dans toute l'affaire, c'est que l'équarisseur, qui a la tâche d'enlever pour les porter à la savonnerie les restes des chevaux tués ou éventrés sur place, vint gravement dans l'arène, avec ses aides, relever les restes du bicycle encorné par le taureau.

LE CYCLISME DANS LA DOMESTICITÉ



Madame. — Que signifie cet accoutrement, Mathurine?

La servante. — C'est mon jour de congé et je me suis préparée à aller faire un tour en ville sur ma machine.

CHRONIQUE DE LA MODE

Blagueville, juin 1896.

Plus que jamais la bicyclette est à la mode.

Et la mode de la bicyclette a amené celle du *bloomer* :Du *bloomer* en gros drap brun qui parade assis entre deux roues par les rues des villes ;

LA ROBE NUPCIALE D'UNE FERVENTE DE LA BICYCLETTE, d'après un dessin de Mme L. A. Houde, jr., modiste, 1588 rue Ste-Catherine.

Du *bloomer* en beau satin blanc qui se fait donner la bénédiction nuptiale dans les églises américaines.Et, comme fatalement, le *bloomer*, à son tour, a fait pour le beau sexe des modes nouvelles :

La mode du chapeau d'homme, feutre mol ou casquette à deux visières ;

La mode des mains dans les poches ou des pouces aux échancrures du gilet ;

La mode des parties de football jouées avec accompagnement obligatoire de contusions de toute sorte ;

La mode de la cigarette collée à la commissure des lèvres ;

La mode des verres de bière ingurgités debout au comptoir des hôtelleries vicinales ;

La mode des entraînements à la boxe pour le cas de mauvaises rencontres.

Et de ces différentes modes, dans un temps que l'on peut prévoir, semblent devoir résulter, pour ces dames, d'autres plus étonnantes modes encore ;

La mode de fumer indifféremment la pipe ou le cigare et de chiquer à l'occasion ;

La mode, dans les tramways, de céder leurs places

aux hommes qui, pour cause d'encombrement, n'y peuvent trouver de sièges ;

La mode de siffler au passage, dans la rue, le fiacre dont elles pourraient avoir besoin ;

La mode d'avoir des clubs à elles, clubs de jeu, de chasse et de pêche ;

La mode de courir des chevaux (à selle ou en sulkey) sur les pistes de renom ;

La mode de se provoquer à des combats à l'épée ou à des *prize fights* comme entre hommes, de nos jours, en France et aux Etats-Unis ;

La mode d'aspirer à toutes les charges publiques depuis celle de ministre jusqu'à celle de policeman ;

La mode de forcer leurs maris à porter des jupons et à faire la cuisine ;

La mode de donner à leurs enfants leur propre nom de famille et non, comme de nos jours, celui de l'époux.

Dira-t-on encore, après cela, que la mode n'est qu'une puérilité sans action sérieuse sur l'orientation des sociétés humaines ?

En vérité, en vérité, je vous le dis, nous touchons avec cette fin de siècle à la plus grande révolution sociale que l'humanité aura jamais vue.

Et cette révolution non plus exclusivement Française ou Américaine, mais cosmopolite et universelle, nous la devons à une simple mode : la mode de la bicyclette.

JULES GRIFFARD.

PRÉCEPTES POUR LES BICYCLISTES

Courez, courez, bons chevaux d'acier ! Courez ! courez ! sans espoir de foin, comme est dit Verlaine. Mais ne courez pas trop vite, pour ne pas époumonner vos cavaliers.

Voici, en effet, les excellents et judicieux conseils que donne M. Rocho blave dans la *Revue de médecine moderne*. Les bicyclistes amateurs qui ne visent pas, dans la généralité des cas, à détenir d'incroyables "records," feront bien de les méditer, encore mieux de les appliquer.1^o Ne faire de la bicyclette qu'après autorisation du médecin. Cet examen doit être pratiqué non seulement avant, mais encore après la course, certaines tares cardiaques ne se manifestant que sous l'influence de la fatigue ou du surmenage ;2^o Ne marcher qu'à une vitesse modérée, huit milles à l'heure. Ne forcer la vitesse qu'après entraînement méthodique et quotidien. Même après quelques jours seulement d'interruption, reprendre de nouveau à allure volontairement ralentie ;3^o Lutter autant que possible contre le désir d'aller vite. Les bicyclettes ne demandent qu'à rouler. Il est très difficile de ne pas céder "au désir de la vitesse." Avec une machine légère, sur une bonne route, pour peu que la moindre brise le pousse, un amateur, même mal entraîné, fait facilement seize milles à l'heure. C'est trop, puisque à neuf ou dix milles, le pouls s'élève à 150.

LE BICYCLE A LA GUERRE

Il n'est pas jusqu'à nos milices qui ne soient pourvues de bicycles pour le service des courriers et des reconnaissances. Avant qu'il soit longtemps, les officiers supérieurs seront tous à cheval sur des bicyclettes et alors, on pourra lire dans les comptes-rendus de bataille : "Le général un tel a eu trois bicyclettes de tuées sous lui."

UN CYCLISTE BIEN AVISÉ

Pierre. — Comment ! To voilà avec un nouveau costume ! Tu en changes donc tous les jours.*Paul*. — Mesure de prudence, mon vieux ! Figure toi que avec ma machine, j'ai passé sur le dos de la femme d'à côté, il y a quelques jours ; je n'ai pas envie qu'elle me reconnaisse.

UN MARIAGE AU SIÈCLE PROCHAIN



La nocce arrivant à l'église.

BICYCLISME ARISTOCRATIQUE EN ALLEMAGNE

Le prince héritier
de Saxe-Cobourg-Gotha.La princesse Leopoldine
de Itatiborde.La princesse
Alexandra
de Saxe-Cobourg-
Gotha.La princesse
Béatrice
de Saxe-Cobourg-
Gotha.Le prince héritier
de Hohenlohe-Langenburg.

D'après une photographie prise à Cobourg il y a quelques mois.

LA BICYCLETTE

La bicyclette a conquis le monde : c'est un fait. C'est sur les grands de la terre qu'elle exerce à présent son pouvoir. Entraînés dans l'universel enthousiasme, rois et princes l'ont successivement adoptée. Une revue féminine anglaise, *The Gentlewomen*, a relevé la liste de ses nouveaux adeptes.

Parmi ces pasteurs de peuples, fervents du cycle, on remarque au premier rang l'empereur de Russie Nicolas II, le roi de Portugal et le petit roi d'Espagne. La reine d'Italie, dont l'initiation ne remonte qu'à l'été dernier, passe déjà pour une bicycliste accomplie.

La reine d'Angleterre, vu son âge, goûte médiocrement ce nouveau genre de sport ; elle est restée fidèle au petit âne qui la traîne d'un trot régulier, dans un panier bas, et qui la suit dans tous ses déplacements ; mais la famille est entrée tout entière, avec une intrépidité que rien ne déconcerte, même les chutes, dans la voie du cyclisme à outrance. Rendons hommage à ces hardis "sportsmen" et "sportswomen." C'est d'abord le prince de Galles, puis son fils, le duc d'York, ses sœurs enfin, la duchesse de Fife, la princesse Louise, la marquise de Lorne et la princesse Henri de Battenberg.

Dans la famille impériale de Russie, on mentionne : 1^o les grands ducs Serge et Paul, oncles du tsar ; 2^o le tsarevitch, que l'état de sa santé n'empêche pas de faire, à la Turbie, de longues promenades à bicyclette ; 3^o la grande-duchesse Xenia, sœur aînée du tsar ; 4^o la grande-duchesse de Mecklembourg-Schwerin, fille du grand-duc Michel Nicolaievitch et de la princesse Cécile de Bade ;

5^o le grand-duc Michel Nicolaievitch, frère de la précédente !

Dans la maison de Hohenzollern, outre l'empereur, on compte son frère, le prince Henri, son fils aîné, le prince impérial, les princes Adalbert et Eitel-Fritz.

En Danemark, toute la lignée royale fait du cycle : le prince héritier, le prince Christian, son fils aîné, le prince Waldemar, époux de la princesse Marie d'Orléans, frère de l'impératrice de Russie et de la princesse de Galles, et ses fils les princes Age et Axel, enfin la princesse Ingeburge, la princesse Louise, fiancée au prince Frédéric de Schaumbourg-Lippe, le prince Charles, fiancée à la princesse Maud de Galles, et le prince Harold.

La maison royale de Grèce partage le goût de la maison royale de Danemark. Les bicyclistes qu'elle fournit sont le prince héritier, sa plus jeune sœur, la princesse Marie, les princes Georges, Nicolas, Christophe et André.

La veuve du prince Rodolphe d'Autriche, l'archiduchesse Stéphanie, fille du roi des Belges, est une adepte, elle aussi, du cyclisme. En Bavière, nous trouvons le prince Alphonse, époux de la princesse Louise d'Orléans. Dans le reste de l'Allemagne la princesse Charlotte de Reuss née duchesse de Mecklembourg-Schwerin, les princesses Philippe de Saxe-Cobourg-Gotha, et Alexandrine de Mecklembourg-Schwerin, le prince héréditaire de Sax-Cobourg-Gotha, le

prince Albert de Slesvig Holstein. En Italie, la duchesse douairière d'Aoste est une cyclewoman enragée. La princesse Eulalie d'Orléans, duchesse de Montpensier, ne le lui cède en rien.

On voit que le cyclisme se recommande, parmi les têtes couronnées et les familles royales, d'adeptes aussi sérieux que convaincus. On ne monte plus guère à cheval, dans ces nobles maisons, que pour les services commandés.

La jalousie est un hommage maladroit que l'infériorité rend au mérite.

SYMBOLISME D'ACTUALITÉ

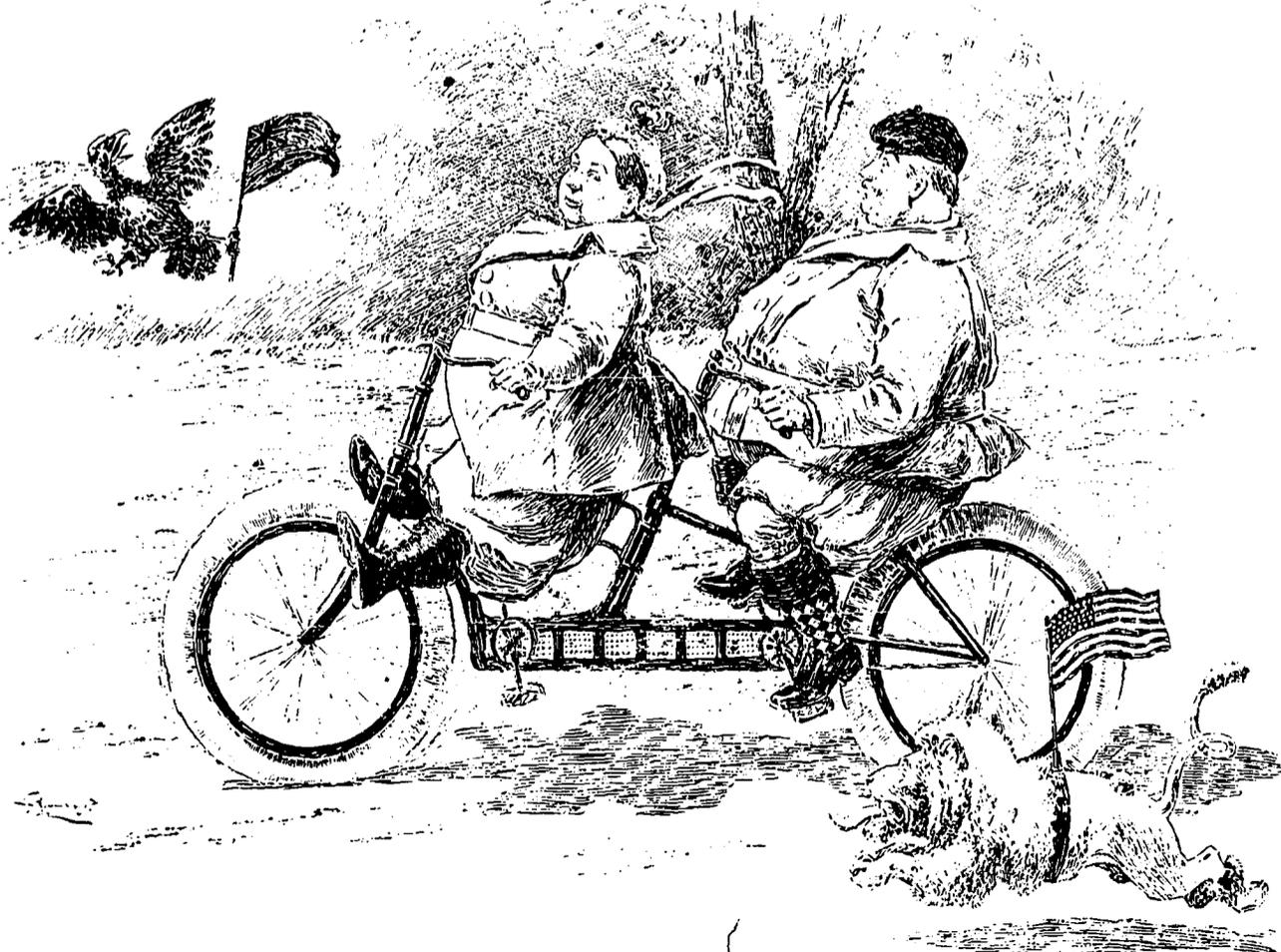
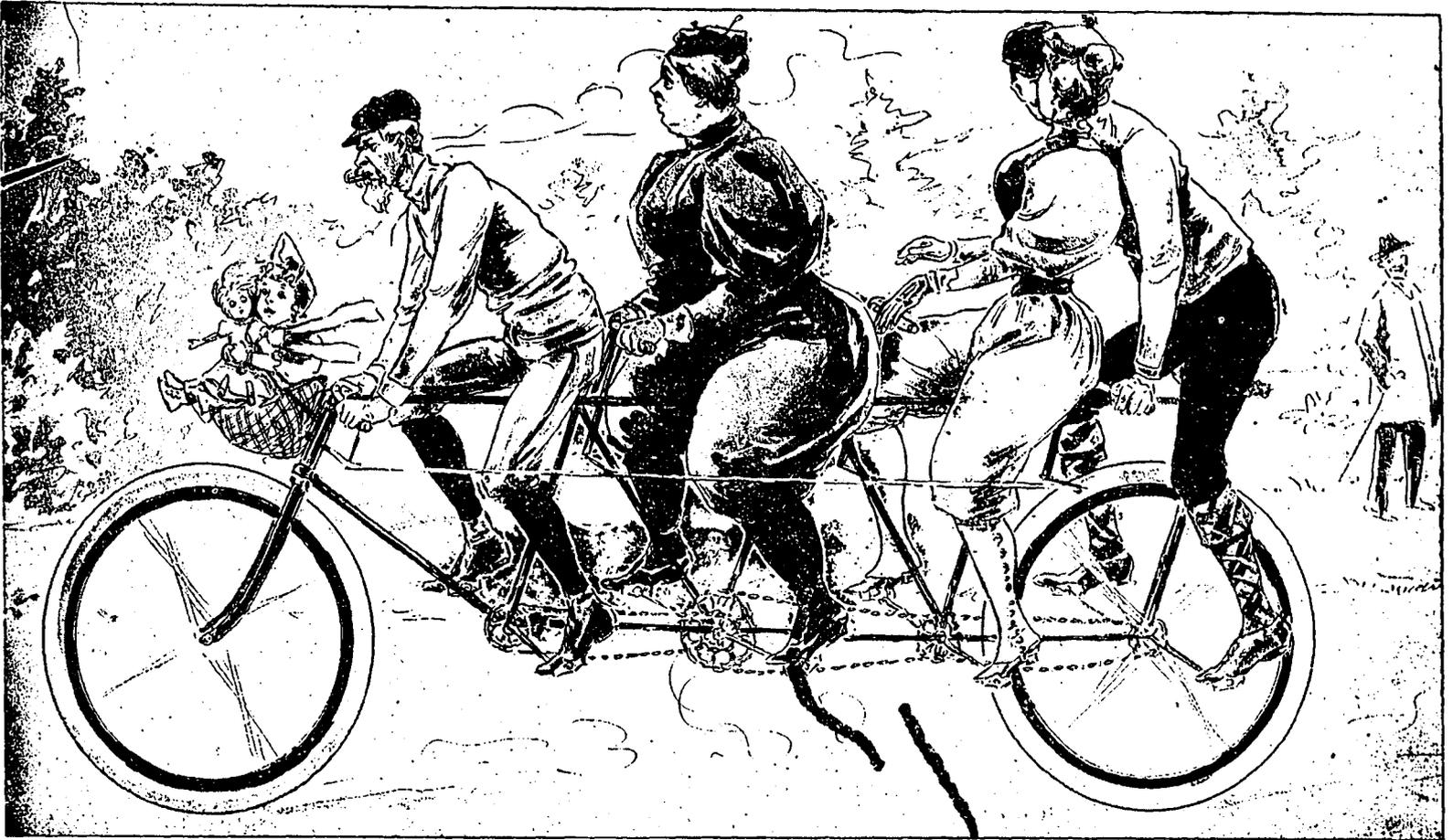


Illustration vélocipédographique du sentiment anglo-yankee qui se manifestera le 4 juillet dans les rapports internationaux des Etats-Unis et de l'Angleterre.

UNE BICYCLETTE DE FAMILLE PRÉSENTE ET FUTURE



Avec une machine comme celle-là il y a économie de taxes, puis ça permet aux parents de laisser faire du bicyclette à leur jeune fille en compagnie de son cavalier.

LA BALLADE DE LA BICYCLETTE

Roule, roule, ma bicyclette,
Cours, vole, sans te ralentir,
Emporte-moi, leste et coquette,
Sur l'aile du zéphir.

I

Tous deux, nous dévorons l'espace,
L'air tourbillonne, et, sur le sol.
A peine une légère trace
Marque le sillon de ton vol.
Nous volons comme l'hirondelle,
Comme les charmes de Fatma,
Comme un caissier gagnant Bruxelles,
Comme un chéquier de Panama.

II

Fuyons, sur la route poudreuse,
Les carrefours, les boulevards,
Où grouille la foule houleuse
Des intrigants et des bavards.
Laissons bien loin, dans notre course,
Les nigrefins, les camelots,
Les gens de Palais et de Bourse,
Les marchands de valeurs à lots.

III

Qu'il est bon d'aspirer la vie
Avec l'air et la liberté !
Et que de gens auraient envie
D'en faire autant, sans vanité.
Seulement diverses affaires
Les retiennent à la maison :
Les uns sont dans leurs ministères
Et les autres sont en prison.

IV

Malheur au coureur inhabile
Qui se hasarde sur ton dos ;
Pédaler n'est pas difficile,
Mais on peut se rompre les os.
Quels services du pourrais rendre
A certains messieurs importants,
En les débarrassant d'un gendre
Et d'un beau-père, en même temps !

V

Chacun de nous a ses misères,
C'est la loi de l'humanité,
C'est l'héritage de nos pères
Plus ou moins gaiment accepté ;
Dans ce régime de tristesse,
Quel privilège, pour celui
Qui peut à force de souplesse
Se dérober à l'ennemi.

VI

Hélas ! dans sa course rapide,
Ainsi nous emporte le temps,
Et la mort, de sa main avide,
Nous poursuit à tous les instants.
Fuyons, redoublons de vitesse ;
Hâtons-nous, tâchons d'échapper
Aux atteintes de la trahison
Qui nous guette, pour nous frapper.

Roule, roule, ma bicyclette,
Cours, vole sans te ralentir ;
Emporte-moi, leste et coquette
Sur l'aile du zéphir.

VICTOR EGINARD.

COMMENT S'EST APPELÉE SUCCESSIVEMENT LA BICYCLETTE

La bicyclette a maintes fois changé de nom avant de prendre ce glorieux nom de bicyclette, qui donne si bien l'idée de légèreté et de rapidité en faisant sonner ses quatre syllabes. Voici ce que nous apprend la *Cyclist Review* à ce sujet.

En France, on l'a appelée tour à tour *célérierie*, *vélocipède*, *bicyclet* et enfin *bicyclette*, sans parler du mot *vélo* qui ne manque pas d'harmonie ; le mot *bécane* vient de l'argot et ne doit être cité que pour mémoire ; il n'est pas select.

Les Flamands la nommaient *snelwiel*, *woetwiel*, *trapwiel* ; les Bruxellois, *vélocipède* ; les Italiens, *velocipede*, *bicicletta* ; les Espagnols, *velocifero* *machina*. Les Allemands désignent le *grand bi*, encore en usage chez eux,

sous le nom de *hochrad*, et notre bicyclette moderne sous celui de *niederrad*.

Les Chinois, par contre, tiennent le record dans les appellations fantaisistes. Les lettrés dénomment nos bicyclettes *yang-ma* ou chevaux étrangers, *fei chai* ou machines volantes, *tsu-tan* ou voitures qui vont seules ; un paysan du Céleste empire la décrit ainsi à ses voisins : "C'est un petit cochon que l'on conduit par les oreilles et que l'on fait marcher en lui donnant des coups de pieds dans le ventre."

La comparaison du fils du Ciel est assurément amusante, bien qu'il soit peut-être d'ur de qualifier de cochons, les petits purs sang d'acier sur lesquels vont pédalant nos avaleurs d'espace.

LA PELLE QUI SE MOQUE DU FOURGON

OU LA VÉLOCIPÉDIE FÉMININE APPRÉCIÉE PAR UNE VIEILLE FILLE REFRACTAIRE A TOUTE IDÉE NOUVELLE



—Ah ! man Dieu, Seigneur ! c'est y possible pour anne femme de se mentrer les jimbos comme ça su un velocipète !!!

Faites le savoir : **BAUME RHUMAL**, le meilleur remède contre les affections de la Gorge et des Poumons.

CHINOISERIE VÉLOCIPÉDIQUE EN QUATRE TABLEAUX



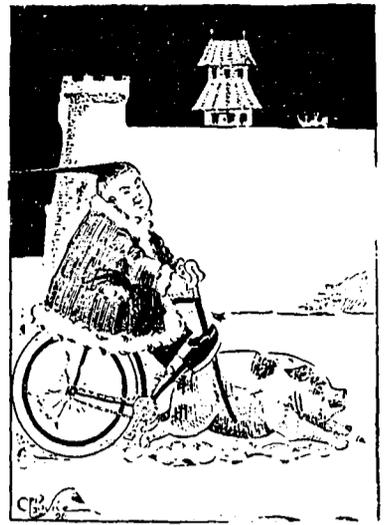
I



II



III



IV

LE PNEU

On peut hardiment avancer que le développement prodigieux du cyclisme tient, pour la plus grande partie, dans l'adaptation aux jantes, du protecteur élastique désigné sous le nom de bandage pneumatique d'où est venu le nom de pneu donné couramment à la bicyclette. Les autres inventions qui ont transformé la machine rudimentaire d'il y a dix ans : chaîne, multiplication, bîles, tubes d'acier remplaçant le bâti en fer forgé, n'eussent certainement pas suffi à assurer à la bicyclette la vogue qu'elle a obtenue.

Nous fûmes personnellement parmi les plus hésitants : ce boudin en tissu fragile nous paraissait une invention plutôt monstrueuse, et surtout peu pratique, destinée uniquement à satisfaire la jobarderie des passants. Nous nous trompions légèrement !

Il faut dire, à notre décharge, que les premiers pneumatiques exposés n'étaient pas faits pour séduire. Ils se composaient comme aujourd'hui d'une chambre à air extensible et d'une enveloppe, seulement le mode d'attache à l'intérieur de la jante n'était pas trouvé, chambre à air et bandages se fixaient par une troisième bande de toile, enrubanant la jante et grâce à laquelle la roue ressemblait à une bouée de sauvetage.

Bouée de sauvetage en effet, qui a tiré d'affaire la vélocipédie et lui a fait parcourir en peu de temps plus que l'invention de Michaux — la pédale — en un quart de siècle, et pourtant il y a un progrès mécanique incalculable entre la transmission de la force par une manivelle et le coup de jarret servant de levier par apposition du pied sur le sol pour lancer la draïssienne d'autrefois.

Tout cela n'était rien, n'eût rien été, répétons-le, sans le pneumatique. Combien de craintes éprouvait-on en voyant le nouvel engin ! Pour les plus optimistes ce ne devait jamais être qu'un ustensile bon à placer sur

les machines de courses et encore doutait-on qu'il pût faire beaucoup de tours sans être perforé ! Nous-même fûmes de ceux qui proclamèrent que le caoutchouc creux ne serait jamais détrôné pour la route en raison des inconvénients multiples signalés dès les premiers essais. Ajoutons que sous des noms différents, le même modèle subsistait : le bandage n'étant pas démontable comme actuellement, la moindre réparation présentait des difficultés insurmontables pour le touriste.

Puisque les mauvais pronostics portés à cette époque ne se sont pas confirmés, délaissions les tâtonnements pour arriver au pneumatique actuel qui nous rend des services inappréciables. Un bandage pneumatique se compose essentiellement de quatre éléments : une chambre à air extensible en caoutchouc mince, une enveloppe de toile, un recouvrement en caoutchouc vulcanisé d'épaisseur variable, une valve. Lorsqu'il est gonflé, on a interposé entre le sol et la machine, au lieu d'une matière plus ou moins élastique telle que du cuir, du caoutchouc plein ou creux, un matelas d'air destiné mieux que tout autre chose à supprimer les trépidations dues aux rugosités du sol pendant la marche. Le rôle du pneumatique est de servir d'antivibrateur. Tandis qu'avec les autres bandages, même les plus doux, la commotion est directement ressentie par le cycliste parce que les vibrations lui ont été transmises directement, en utilisant le pneumatique, le cercle extérieur de la roue subit vers le sol une dépression. La circonférence, au lieu d'être touchée par un seul point, accepte et épouse le profil des cailloux, des pavés, de tous les obstacles qu'elle franchit sans secousse par suite de ses déformations successives, suivies de continuelles reconstitutions. De même que la surface d'un liquide conserve toujours son horizontalité dans un vase incliné, de même la couche d'air sur laquelle on roule en somme, conserve ou plutôt rétablit la ligne droite et supprime les secousses tant qu'elle est assez considérable pour que les accidents de terrain ne viennent pas en contact avec la jante. Expliquons-nous bien.

Nous devons rouler sur un sol idéalement uni pour que la circonférence rencontre logiquement la tangente formée par ce sol. Le moindre grain de sable constitue un obstacle qu'il faut surmonter, franchir, pour retomber de l'autre côté. Qu'il s'agisse d'une poussière ou d'une pierre grosse comme le poing, le théorème ne change pas. Comme dans la pratique on rencontre des obstacles de toutes grosseurs, il y aurait un inconvénient grave à les aborder avec un bandage rigide occasionnant une trépidation continue. Interposez la couche d'air du pneumatique et vous obtiendrez ce résultat inattendu mais géométriquement exact que si la tangente n'est plus formée en bas par une ligne droite à cause des rugosités de la route, ces rugosités impriment au bandage souple des profils concaves, convexes par rapport à la tangente de la couche d'air. C'est la même figure géométrique, mais renversée. Mathématiquement il n'y a donc plus d'obstacle, partant plus de cahots, plus de vibrations, plus de trépidations.

Le principe du pneumatique démontré, étudions sa construction. Nos lecteurs savent ce que c'est qu'une jante. En acier ou en bois cette jante est concave en coupe. Elle présente donc une fois montée non une surface plate, mais une sorte de gouttière aux bords plus ou moins évasés. C'est

LA CYCLOMANIE AUX BAINS DE MER



Voici probablement comment se prendront les bains de mer cette année, dans les places d'eau fashionables.

UNE NOUVELLE APPLICATION DU PNEU

là que viendra se loger la chambre à air. La chambre à air est un boudin de caoutchouc souple, mince, extensible, destiné à être gonflé au moyen de la valve. La valve est littéralement le bouchon de la chambre à air. Elle est construite de façon à recevoir l'air qu'on y introduit par compression à l'aide d'une pompe et à ne plus le laisser échapper. C'est en somme un robinet en cuivre hermétiquement adapté à la chambre soit par un écrou serrant sur des joints en caoutchouc, soit par un système de collage particulier. En plaçant la chambre à air sur la jante, on fait passer la valve par un trou ménagé à cet effet, on boulotte et l'on attend pour gonfler que le bandage soit posé. L'air de la chambre se défend lui-même contre les déperditions.

On l'a introduit de force avec la pompe qui à chaque coup poussait un clapet intérieur de la valve, ou obligeait à céder un manchon en caoutchouc placé sur son orifice. Tant que la pompe a pu fonctionner pour remplir la chambre, c'est-à-dire tant qu'elle n'a pas rencontré une résistance plus considérable que sa puissance de projection, manchon ou clapet ont obéi à l'action de l'air extérieur. Au contraire quand l'air de la chambre s'est trouvé comprimé à un point que la pompe ne pouvait plus en faire pénétrer de nouveau, la compression a agi sur le clapet ou sur le manchon et l'air s'est fermé à lui-même la porte.

Ses mérites sont inappréciables : le recouvrement en bonne gomme, la toile d'un tissu serré donnant des résultats inattendus. En fait, un bon cycliste, ayant de la précaution, peut rouler presque impunément sans se forger des chimères au sujet des perforations possibles.

Certes ces menus incidents de route ne sont inconnus de personne d'entre nous. Mais qu'est-ce, aujourd'hui, avec le pneumatique démontable, que de sacrifier un quart d'heure pour trouver la plaie, la boucher avec le petit nécessaire de réparation emporté dans la sacoche, remonter son pneumatique et repartir allègrement ?

LA VIRILISATION DE LA BICYCLISTE



L'exercice du bicycle donne à la femme, paraît-il, une virilité de sentiment qui lui fait regarder sans la moindre frayeur les vagabonds des grandes routes, les chevaux emballés et les chiens enragés ; aussi bien, celle dont nous donnons ici le portrait, non, certes, ce n'est pas du chat qu'elle a peur.



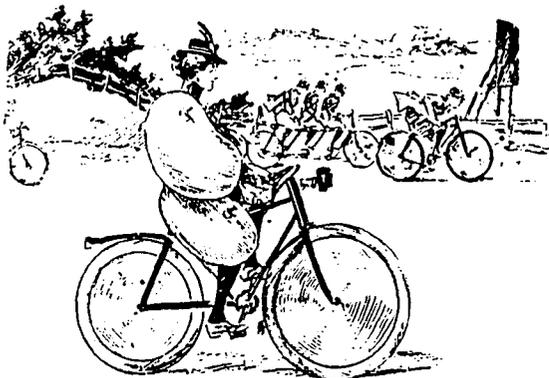
I

Une bicycliste tomba un jour à bas de sa machine et se fit mal.



II

Elle se fit faire une toilette en caoutchouc qu'elle gonfla comme un pneu.



III

Et elle reprit ses courses vélocipédiques à travers la campagne.



IV

Il lui arriva encore une fois de tomber, mais ne se fit pas de mal ; au contraire, dit-elle.

Le procès du pneumatique est gagné haut la main. A peu près tout le monde l'a adopté, on ne discute plus que sur des détails, par exemple le diamètre. Cette année — toujours par manie de légèreté — on est aux petits pneumatiques.

L'élasticité du pneumatique est basée sur l'air comprimé qu'il renferme ; sa souplesse et par suite son confort sont en raison directe du volume d'air qu'il contient ou, pour parler plus exactement, en raison directe de la hauteur du coussin d'air qui sépare la jante du sol.

Il est évident que plus le pneu est gros, plus il est confortable. Sans doute, il ne faut pas pousser cette grosseur à l'extrême, parce que si l'on prend des bandages trop gros on arrive à avoir des fourches très larges, des pédaaliers très larges, des jantes larges et, par conséquent, à avoir une machine très lourde. On repère donc du côté de la vitesse ce qu'on a gagné en douceur. Mais si l'on a un pneumatique petit, la jante trop peu éloignée du sol vient facilement en contact avec lui dès que l'on rencontre un caillou quelconque, d'où cisaillement du bandage et cisaillement de la chambre à air. Pour éviter ce cisaillement il n'y a qu'un remède, c'est de gonfler le petit pneu extrêmement dur. Dans ces conditions on peut rouler encore, mais alors au lieu d'avoir sous soi un coussin d'air comprimé, élastique et souple qui amortisse les chocs, on a un véritable ressort qui, au lieu d'éteindre les secousses, les amplifie et vous fait bondir sur la selle comme une balle élastique. Le but est-il atteint dans ce cas ?

Le petit calibre doit être forcément gonflé à bloc, d'où l'état des éclatements intempestifs. Or si une perforation de la chambre à air est peu de chose à réparer, une déchirure du recouvrement ne se raccommode pas aisément, si même elle se raccommode.

Maintenant un peu d'histoire : les bandages à air datent de 1889, vous diront tous les gens au courant de l'application qu'en fit Dunlop à la vélocipédie ; mais rien n'est nouveau sous le soleil. Il y a cinquante ans, on pouvait voir circuler, parmi les élégants équipages du parc de Londres, un coupé sans ressorts, dont les roues étaient munies d'un bandage spécial qui n'était autre qu'un pneumatique. L'inventeur était un ingénieur, M. Robert W. Thomson. " Mon invention, dit-il dans son brevet de 1845, consiste dans l'application de bandages élastiques aux jantes des roues de voitures, dans le but de rendre leur déplacement plus facile, et de diminuer le bruit qu'elles font en roulant. J'emploie de préférence une ceinture creuse composée d'une matière imperméable à l'air et à l'eau, telle que le caoutchouc ou la gutta-percha. Je gonfle d'air cette ceinture creuse, et de cette façon les roues se trouvent toujours rouler sur un coussin d'air, qu'elles marchent sur le sol, des rails ou une piste quelconque." L'inventeur explique ensuite qu'il se sert de plusieurs épaisseurs de toile saturée et recouverte de caoutchouc en solution et collées les unes aux autres ; il indique qu'on doit faire la vulcanisation par les vapeurs de soufre, pour obtenir la souplesse et la résistance au froid, et qu'il faut entourer le tube de toile ou de cuir.

N'est-ce pas là tout le pneumatique !

EDMOND RENOIR.

Si vous toussiez prenez le

BAUME RHUMAL

ÉTUDE SYMBOLICO-VÉLOCIPÉDIQUE



UNE COURSE A L'AMOUR EN CETTE ANNÉE BISSEXTILE.

L'ENTRETIEN D'UNE BICYCLETTE

Il ne suffit pas de posséder une bonne, une excellente bicyclette ; il faut encore savoir s'en servir. Nous ne voulons pas dire par là rouler dessus et se payer des courses à sa fantaisie. Non, ce que nous visons, c'est le judicieux emploi de l'instrument et son entretien convenable. Le nombre de personnes qui abiment irrémédiablement une machine en quelques semaines est plus grand qu'on ne le croit ; soit ignorance, soit négligence, on rencontre à chaque instant des bicyclettes évidemment neuves — leur forme indique assez qu'elles sont du dernier modèle — et qui ont perdu cependant presque toute leur valeur.

A nous même, nous est arrivée tout récemment l'aventure suivante : Quelqu'un voulait nous vendre sa machine. Nous nous informons : cinq mois de possession : telles et telles pièces employées... C'est à examiner. On nous amène l'objet, et nous sursautons littéralement : l'émail éclaté à dix places, le nickel disparu, la direction dure et grinçante ; la chaîne détendue au point de toucher la fourche inférieure d'arrière, les boulons des moyeux à moitié desserrés.

Nous dûmes marquer un étonnement assez vif, car le vendeur nous dit : " Ah ! moi, jamais je ne lui fais rien à ma machine ; et elle est bonne, allez ! j'en réponds. Si vous saviez comme c'est fabriqué. Seulement cela m'ennuie de n'en occuper."

Mais ce n'est pas tout. Avant de faire venir la dite machine, nous avons essayé d'obtenir quelques renseignements indispensables, notamment combien elle développait et quelle sorte de chaîne était employée, chaînes plate ou à rouleaux. Pour le développement le monsieur nous répondit qu'il l'avait exigé très grand, sans ajouter de chiffres, ni d'indication de nombre de dents aux pignons, et il ne savait pas quelle chaîne était sur sa machine !

On comprend mieux, n'est-ce pas, que le même amateur, si au courant des éléments de sa machine, fût également empressé... à ne pas s'en occuper !

Or le réglage et l'entretien sont question de vie ou de mort pour une bicyclette. La rouille ruine une machine en rien de temps, et une chaîne,

des cônes dérégés complètent la belle opération qui consiste à attendre que votre instrument se soigne tout seul.

Pourtant vous en aviez eu bien envie de cette bicyclette. Vous vous l'étiez, ou on vous l'avait promise depuis long'emps, vous rêviez d'elle. Était-ce donc tant la peine pour la délaisser autant ensuite, car vous ne nous ferez jamais croire que vous preniez plaisir à vous véhiculer sur cet instrument grinçant, déhanché, d'aspect désolant ?

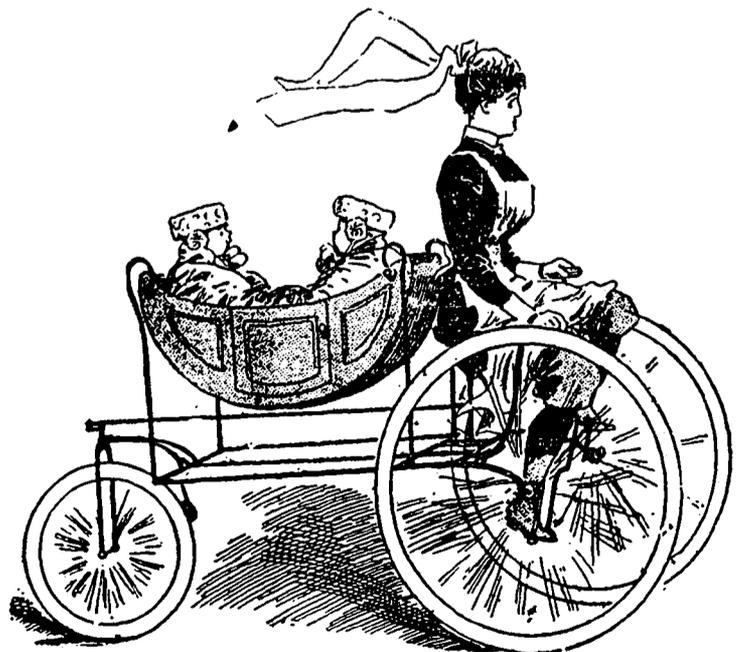
Le nettoyage est une partie seulement de l'entretien d'une machine. Il a son importance.

Peu de cyclistes savent bien faire un nettoyage approprié sans se donner trop de mal, sans y passer trop de temps, sans abîmer ni leurs doigts, ni la bicyclette. La première difficulté à surmonter est de bien placer l'instrument. Nous avons vu conseiller de construire avec une vieille caisse une sorte de support, de renverser la machine pour la faire reposer par la selle sur une planche mise en travers du vide de la caisse, par le guidon sur les parois dans lesquelles sont pratiquées des encoches *ad hoc*.

Nous sommes tout à fait ennemi du renversement de la bicyclette. Nous savons bien que c'est le moyen le plus pratique d'avoir la machine à bonne hauteur, à portée de la main pour travailler ; les roues tournent à l'aise et permettent de fouiller dans tous les coins ; mais nous savons aussi qu'on abîme la selle, le guidon, et que l'on risque de se blesser grièvement en se prenant l'extrémité des doigts entre

la chaîne et les pignons. Nous estimons, quant à nous, que le renversement de la machine ne doit être le fait que de cyclistes très expérimentés, ayant plusieurs années de pratique, et comme lorsqu'ils en seront là ils trouveront parfaitement le moyen de s'arranger à procéder à un nettoyage

LA NOUVELLE BONNE D'ENFANT



Ca qu'on ne va pas tarder à voir dans les rues de Montréal.

UNE ILLUSION D'OPTIQUE



Ne dirait-on pas d'une femme à trois têtes ? Ce sont les trois sœurs pédalant sur un bicycle à trois sièges.

sérieux, laissant leur machine d'aplomb, nous pourrions continuer à constater l'opportunité du renversement.

Si l'on était deux, l'un tenant la machine, l'autre procédant au nettoyage, cela irait à la perfection, même seul on s'en tirera parfaitement à la condition de n'y pas mettre de brutalité. Assujettissez la machine contre le mur ou bien posez-la sur un support qui pourra être construit par vous dans des conditions très économiques, à l'aide de quelques bouts de planche.

Le nettoyage doit se pratiquer aussitôt qu'on est rentré s'il a plu ; il peut sans inconvénient être remis s'il n'y a eu que de la poussière. La boue, la bouse de vache, le crottin de cheval tiennent sur l'émail. Prenez une éponge à moitié imbibée d'eau et humectez légèrement à plusieurs reprises les parties maculées.

Il faut éviter autant que possible le lavage à grande eau. On ne se résoudra à y recourir que si l'on a roulé pendant une forte ondée dans de la boue très liquide et que l'on rentre complètement inondé.

Dans ce cas un peu plus un peu moins, il n'y a pas à y regarder de si près. Enlevez les dépôts malpropres avec beaucoup de précaution. Passez et repassez l'éponge essorée, puis recourez au chiffon ou à la peau. Chiffons et peau ayant déjà servi, contiennent ordinairement assez de corps gras pour terminer la besogne à souhait. Cependant si vous avez été par trop mouillé, n'hésitez pas à laisser sécher la machine un moment après le premier nettoyage et à y revenir à coups de chiffons ou de peau légèrement imprégnés de pétrole pour les parties nickelées, de vaseline ou d'huile pour l'émail ; finissez à la peau sèche.

Souvent les cônes de réglage des moyeux, du pélier et des pédales offrent un refuge en forme de gouttière étroite aux impuretés que le chiffon n'atteint pas du premier coup. Déchirez une bandelotte et allez chercher le cambouis jusque dans son repaire. L'assez et repassez bien partout. Un coup de brosse aux écrous ne sera pas inutile, pensez aux rayons qu'on oublie trop souvent, faites enfin que la rouille ne puisse pas se mettre sur la moindre partie de l'instrument.

Le meilleur moyen de remettre une chaîne en état est de la nettoyer avec une brosse très légèrement imprégnée de pétrole. On frotte sur la partie basse de la chaîne, dans le sens de la longueur ; on tourne la roue motrice petit à petit pour que toute la chaîne vienne se placer convenablement. C'est perdre son temps que d'essayer de nettoyer la chaîne par en haut, on n'a pas de force, on n'est pas à sa main, on ne fait rien de bon. Après la brosse, un fort coup de chiffon dessus et dessous les maillons et c'est tout.

Ce que nous venons de dire représente le nettoyage superficiel de la machine. Il suffit lorsque, l'ayant effectué et qu'on fait fonctionner les roulements, on ne perçoit aucun bruit anormal. C'est le débarbouillage de tous les jours, le tub si l'on veut, mais il y a parfois à faire davantage.

Si l'on a beaucoup marché, surtout par la poussière depuis quelque temps, il se peut que des parcelles de gravier se soient introduites dans les roulements ou dans les maillons de la chaîne. Il s'agit alors d'un nettoyage complet.

EDMOND RENOIR.

CHIRURGIE CYCLISTE

Voici un prospectus qu'une marque étrangère de bicycles fait distribuer et dont voici le texte, traduit de l'anglais :

"Chirurgie cycliste. Cas aigus et chroniques traités avec toute certitude de succès. Santé et vigueur rendues aux tubes languissants. Tubes gonflés sans douleur. Connaissance approfondie de l'anatomie, de la physiologie et de l'hygiène des cycles. Traitement allopathique et homéopatique suivant les indications. Guérison garantie.

"Témoignages écrits : "Ma bicyclette avait trois côtes fracturées et vous l'avez guérie en un jour."— Je souffrais de tubes variqueux, avec ruptures fréquentes et incontinence de vent : vous m'avez guérie, etc."

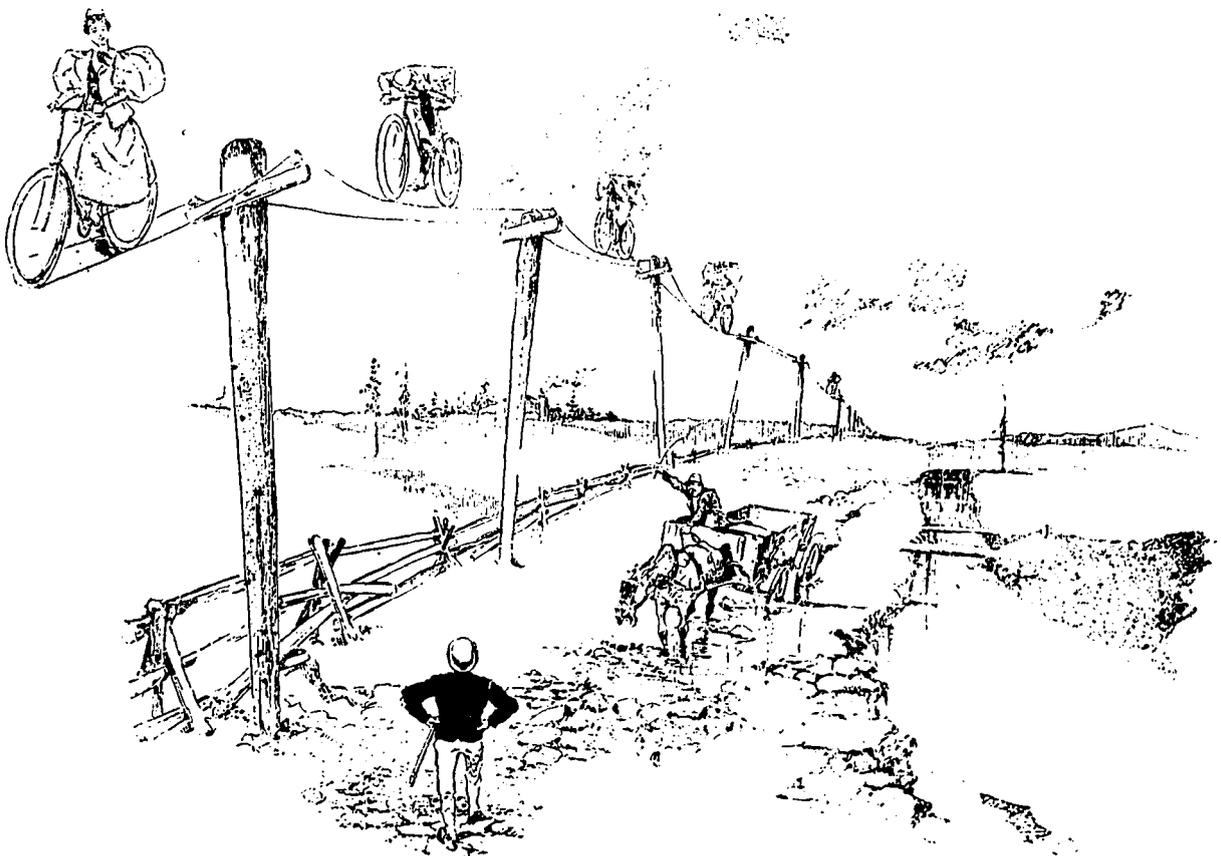
Et l'ingénieur fabricant s'intitule *Médecin de Bicyclettes*.

APPLICATION INGÉNIEUSE

L'un des plus grands dangers que courent les cyclistes sur leurs machines, c'est d'être tamponnés, en d'autres termes d'être frappés par derrière au moment où ils s'y attendent le moins. Ce danger n'existe pas pour ceux qui adaptent à leur pneu un petit miroir dans lequel se voit, sur une assez grande distance, cette partie du terrain qui se trouve immédiatement en arrière du cycliste. L'application est d'autant plus utile que, pour les bicyclettes, il y a réellement plus de dangers en arrière qu'en avant.

Comme médecine de famille les Pilules d'Ayer n'ont pas de rivaux ; elles extirpent la maladie comme par magie.

LE CYCLISME ET LES LIGNES TÉLÉGRAPHIQUES



Les compagnies de télégraphe n'ont pas la moindre objection, paraît-il, à ce que les bicyclistes se servent de leurs fils télégraphiques pour éviter des routes impraticables.

Contre les Rhumes obstinés, la Coqueluche, l'Asthme, le Croup, etc., etc., Donnez le **BAUME RHUMAL**

L'AMOUR EN BICYCLE



COMÉDIE EN UN ACTE

PERSONNAGES : UN JEUNE HOMME ET UNE JEUNE FILLE

La scène représente une route de campagne. — Accessoires : un bicycle à deux selles monté par les personnages désignés ; un mouchoir blanc dans la poche de robe de la jeune fille.

ELLE. — C'est drôle, nous sommes deux à actionner la machine et il me semble qu'elle va moins vite que lorsque je sors toute seule.

LUI (perdu dans la contemplation d'une belle chevelure blonde frisonnant sur un cou d'une blancheur de rose blanche). — C'est que nous montons une côte.

ELLE. — Une côte ! Mais le terrain est plan comme une table de billard.

LUI (comme distrait). — C'est que je pensais à une jolie petite bicycliste qui...

ELLE (d'un ton chagrin en portant son mouchoir à ses yeux). — Ah ! Je m'étais toujours douté que les hommes sont tous pareils.

LUI (se mettant précipitamment à pédaler). — Un peu plus nous tombions. Je disais donc que je pensais à une belle petite bicycliste...

ELLE (d'un ton encore plus chagrin, avec accompagnement de mouchoir aux yeux). — Je me sens fatiguée ; retournez-vous ?

LUI (comme distrait et pédalant avec mollesse). — Me retourner pour être dos à dos, en voilà une idée pour nous faire tomber. Ce serait moins dangereux si vous-même vous vous retourniez.

ELLE (d'un ton navré cette fois). — Vous jouez l'esprit sur les mots comme vous jouez l'amour sur le bicycle. Je vous ai demandé de retourner à la maison.

LUI (sans voix et cessant presque complètement de pédaler). — !!!!!

ELLE (se retournant vivement en portant son mouchoir à ses yeux baignés de larmes). — Je ne veux pas tomber dans le ridicule qui s'attache aux jeunes filles qui se laissent blaguer par des cœurs légers comme le vôtre !

LUI (transfiguré, et d'une voix qui eut été frémissante si elle eut pu se faire entendre, en l'embrassant vivement). — !!!!!!!!

TABLEAU : Ils tombent enlacés dans les bras l'un de l'autre, sur le bord verdoyant de la route où le bicycle sans guide est allé se renverser mollement.

ENCORE QUELQUES PRÉCEPTES POUR LES BICYCLISTES

Ne vous attendez pas à tout apprendre en un jour.
N'essayez pas de passer à la course les tramways ni les omnibus.
N'oubliez pas que c'est au dernier tournant que se gagne une course.
Ne montez jamais en bicycle qu'une heure après votre repas.
Ne prenez pas plus de place sur les routes qu'il ne vous en faut.
Ne buvez pas froid quand la course vous aura échauffé.
Ayez quelque confiance en vous même quand vous apprendrez à pédaler.
N'oubliez jamais à l'égard des autres que vous avez été vous-même un novice.

Ne vous engagez pas dans une course avant de vous y être préparé.
N'exposez pas une bicyclette de prix aux dangers des routes mal entretenues.

Ne passez jamais à côté d'un bicycliste en détresse sans lui porter secours.

N'attendez pas que vous soyez fatigué pour retourner chez vous.

Ne vous lancez pas dans les rues encombrées si vous ne savez pas conduire parfaitement votre machine.

Ne vous en prenez pas toujours aux autres des collisions qui peuvent vous arriver.

N'oubliez pas que les autres ont le même droit que vous au chemin public.

N'entreprenez pas trop au début, particulièrement si vous êtes femme.

N'allez pas vous étendre sur le gazon au saut de la bicyclette.

Ne vous figurez pas que vous allez obtenir une bicyclette de prix pour une bagatelle.

N'oubliez pas que dans le cas d'une collision entre carrosse et bicyclette, ce n'est pas le carrosse qui se fait endommager.

Dites vous bien qu'il n'est rien comme une vie régulière pour former un vélocipédiste de première force.

Ne vous effrayez pas de l'individu qui vous dépasse en commençant la course.

Ne sacrifiez jamais la solidité de la machine à sa légèreté.

N'oubliez pas dans l'occasion que le timbre de la bicyclette sert à prévenir ceux qui sont en avant de vous du danger qu'ils peuvent courir.

ZIMMERMAN.

LES BICYCLISTES DANS L'AUTRE MONDE

— Que faisiez-vous sur terre, demanda saint Pierre au bicycliste qui frappait à la porte du ciel.

— Je pédalais, répondit ce dernier.

— Vous pédaliez ; à plus de six milles à l'heure ?

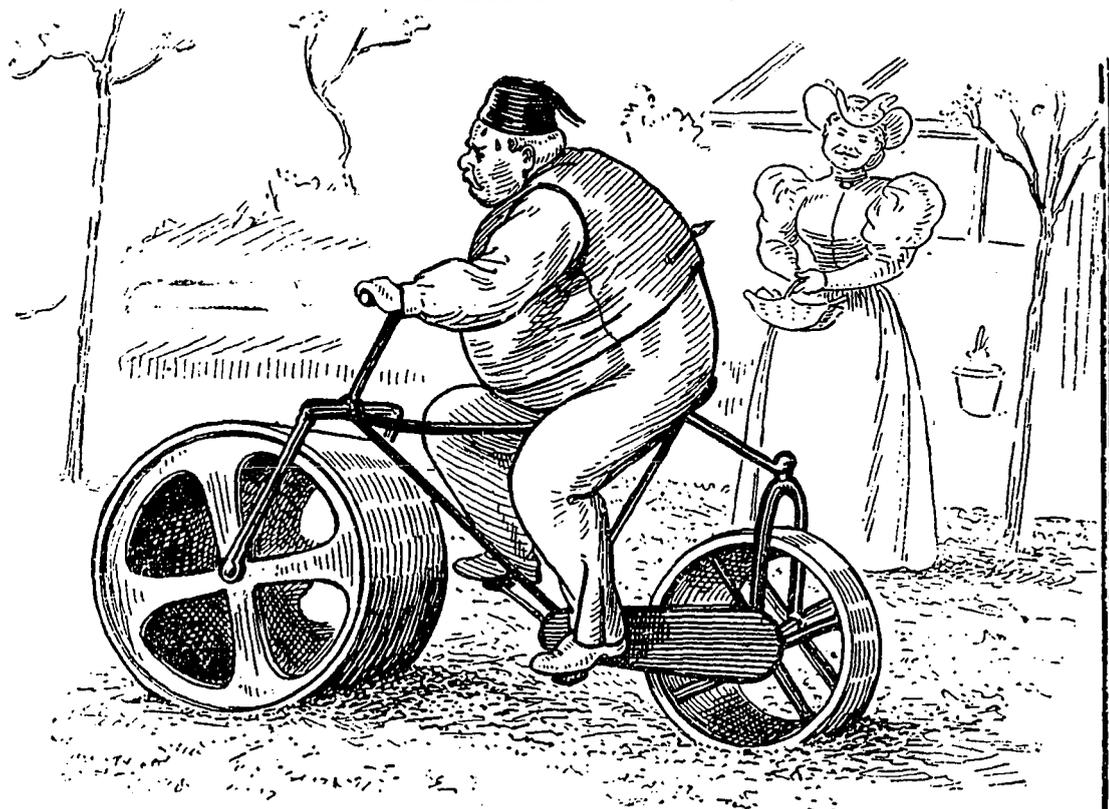
— Fichtre, je crois bien. Je brûlais le pavé des villes.

— Ah ! vous brûliez le pavé des villes au risque de culbuter les grandes personnes et de tuer les enfants ; eh ! bien, c'est le pavé des villes infernales qui va vous brûler maintenant. Allez !!!

Et il y fut, le bicycliste. Que c'est bon pour lui diront tous ceux qui ont eu à souffrir des courses furibondes de certains pédalistes à Montréal.

La Salsepareille d'Ayer, agissant par le sang, guérit radicalement toute souillure scrofuleuse.

UNE APPLICATION INGÉNIEUSE



M. Duventre s'est entendu prescrire la bicyclette par le médecin pour perdre un peu de poids. Histoire de pédaler plus utilement, il s'est fait faire une machine spéciale avec laquelle il aplanit à la perfection les allées de son jardin.

COMMENCÉ DANS LE NUMÉRO DU 23 MAI

Le Diable au 19me Siècle

OU

LA FRANC-MAÇONNERIE LUCIFÉRIENNE

Révélation complète sur le satanisme moderne, le spiritisme, le palladisme, le magnétisme occulte, les médiums lucifériens, la magie de la Rose-Croix, les possessions démoniaques, les précurseurs de l'Ante Christ.

RÉCIT D'UN TÉMOIN

Par le Docteur BATAILLE

CHAPITRE IV

Mac-Benac, ou le Temple de la Pourriture

Un affilié luciférien l'avait alors loué à bail amphithéotique; l'intérieur avait été, à nouveau, réparé, fortifié, grâce à un donateur aussi riche que fanatique; et ce qui paraît extérieurement une ruine aujourd'hui est redevenu un temple, mais un temple secret, dont personne ne peut soupçonner l'entrée, puisqu'elle communique par un long tunnel souterrain avec une maison ordinaire située dans Pondichéry, sur le territoire français. L'aération de l'édifice est des plus défectueuses; il n'y a au plafond, très élevé, que des espèces de meurtrières, des fentes disposées de loin en loin. La transformation du vieux temple abandonné en sanctuaire luciférien remonte à plus de quarante ans, les sectateurs de Satan étant constitués en société bien antérieurement à la fondation de la loge du rite d'York.

Tandis que je venais de pénétrer, une nouvelle file de onze affiliés arriva à l'escalier d'entrée; c'était le frère Campbell, le temple du rite d'York, à qui les honneurs de la séance allaient être décernés en même temps qu'à moi. Il portait le cordon de Sublime Chevalier Maître Choisi, 30^e et dernier degré de son rite; mais, comme moi, il avait remplacé le bijou ordinaire par un lingam ailé en bronze.

On nous plaça tous deux à l'occident de l'immense et puante salle. Les assistants, fort nombreux, et en un nombre forcément multiple de onze, se tenaient debout.

Le grand-maître fakir, à l'orient, donna un coup de sifflet retentissant, et tout le monde se mit à l'ordre luciférien, moi les imitant, c'est-à-dire dans la posture exigée par le rituel: la main gauche à plat sur le cœur, et le bras droit pendant le long du corps, la main droite fermée, sauf l'index dans la direction du sol.

Alors, les fakirs maîtres des cérémonies nous invitèrent, le frère Campbell et moi, à prendre place à l'orient, aux deux côtés du grand-maître, devant l'autel du Baphomet, autel absolument semblable à celui que j'avais vu à Pointe-de-Galle. Le grand-maître me mit à sa gauche, afin de mieux m'honorer en ma qualité de frère étranger, haut gradé, paraissant dans ce temple pour la première fois.

Pendant les préliminaires vulgaires de la cérémonie et le petit discours que le grand-maître prononça en ourdou-zaban, j'examinai le temple, parcourant des yeux tous les recoins. J'aperçus ainsi des niches pratiquées dans la muraille à une grande hauteur; il y en avait trente-trois, onze à l'occident, onze au midi, onze au nord; treize d'entre elles étaient occupées, non par une statue, mais par un être humain dans une posture incroyable et intenable.

L'un était debout, muré par derrière et sur les côtés, comme dans une fente, la partie antérieure seule libre, les pieds bâtis dans une espèce de ciment, les bras collés au corps, sans pouvoir remuer, ni se coucher, ni s'accroupir, ni porter ses mains à sa figure. Un autre était aussi muré, également dans une fente, mais horizontale, et perpétuellement couché sur le dos. Un troisième était bâti dans

un bloc qui le maintenait accroupi. Un autre encore était assis dans une niche, les jambes attachées croisées une cuisse sur l'autre, et les bras croisés de même au-dessus de la tête. Il y en avait en cercle, en S, la tête en bas, en croix, de toutes les manières, enfin, attachés contre la muraille, enfoncés ou bâtis dedans. Quel supplice, pensai-je, pour ces gens qui sont cloués là depuis des mois, des années peut-être, cloués comme des chauves-souris au mur ou des ex-voto vivants!... En levant la tête, j'en vis trois encore suspendus par les bras au plafond; aucun d'eux, d'ailleurs, ne se plaignait, ni ne tressuillait même; ils tournaient lentement et alternativement dans un sens ou dans un autre, au gré de la corde qui les soutenait. Ce spectacle était réellement saisissant et monstrueux. Un moment, le grand-maître, au cours de la cérémonie, fit allusion à ces victimes volontaires du fanatisme le plus inouï.

—Honneur et gloire, s'écria-t-il, à nos frères fakirs qui s'imposent ainsi des douleurs terrestres, douleurs ineffables, pour se rendre plus dignes de notre dieu!

S'adressant ensuite à moi, il m'expliqua alors que l'un était là depuis dix années, un autre depuis plus de vingt-cinq ans, et il ajoutait, croyant m'émerveiller davantage, que ces horreurs étaient générales dans l'Inde, que les femmes adonnées au culte du vrai Brahma, Lucif, se brûlaient à petit feu et membre par membre et à plusieurs mois d'intervalle, et que les hommes se murèrent, se mutilaient ou se laissaient pourrir. A tous ces gens-là, on donnait chaque jour à manger et à boire à l'aide de perches, et juste la quantité voulue d'alimentation pour qu'ils ne mourussent pas de faim. Quant à leurs excréments, la puanteur du lieu m'avait appris depuis un bon quart d'heure que personne ne s'en préoccupait.

Là-dessus, le grand-maître donna la parole au frère Campbell pour une allocution. Il prêcha les Indiens, toujours en ourdou-zaban.

Le but de sa harangue était de les conjurer de résister à la propagande catholique des missionnaires et de rester inébranlablement fidèles à leur antique religion, mais en la comprenant mieux que le vulgaire. Il leur enseigna que la trinité indoue, la Trimourti, avait un sens caché dont la connaissance était réservée à eux, les élus de la vraie lumière.

—Brahma, le créateur du ciel et de la terre, disait-il, Brahma, le dieu suprêmement bon, c'est Lucif ou Lucifer; Vichnou, le conservateur de la création, c'est Baal-Zéboub ou Belzébuth; et Civa, le maudit, le destructeur des êtres créés, l'ennemi de l'humanité, c'est Adonai, c'est le dieu qu'adorent les catholiques. Les missionnaires combattent donc pour établir sur la

terre le culte de la divinité malfaisante, à l'exclusion de tout autre; ils voudraient faire prévaloir Civa sur Brahma-Lucif et Vichnou-Baal-Zéboub. Par conséquent, on ne saurait trop traiter en adversaires religieux les missionnaires catholiques... Cet Adonai-Civa n'emploie son pouvoir divin qu'à persécuter les hommes. Peu après la création du monde par Brahma-Lucif, le doux et bienfaisant Baal-Zéboub ou Vichnou donna au premier couple humain un breuvage qui devait lui assurer l'immortalité, ainsi qu'à sa descendance; Civa-Adonai réussit à s'emparer de ce breuvage, et alors une guerre fut déclarée par les bons esprits contre les mauvais. Les combats qui se livrèrent à cette occasion furent terribles, et l'on vit tomber dans la mer le mont Mérou, séjour habituel des génies de lumière. Les bons esprits furent vainqueurs des mauvais dans cette lutte gigantesque; malheureusement le breuvage de l'immortalité était perdu; Civa-Adonai l'avait répandu dans les abîmes de l'océan, en déchainant en même temps d'épouvantables cyclones. Pour réparer cette perte autant que possible, Brahma-Lucif, puisque les hommes étaient condamnés à mourir, leur assura du moins la réincarnation, et ainsi les justes et les saints sont réunis à lui après une période plus ou moins longue de métempsycose.

Les adeptes écoutaient religieusement ce cours de mythologie indienne, accommodée à la mode satanique.

Le frère Campbell continua:

—Une fois, Civa-Adonai, se transformant, sous le nom d'Erou-



Ces fakirs étaient bâtis dans la muraille; trois autres étaient suspendus par les bras au plafond; aucun ne se plaignait.

niakena, en géant mille fois plus grand que le soleil, s'empara du globe terrestre, le mit sous son bras, et déjà il l'emportait pour le détruire, lorsque Vichnou-Baal-Zéboub, prévenu par Brahma-Lucif du danger que courait notre planète, se métamorphosa à son tour en sanglier d'une immensité incommensurable, s'élança à la poursuite du voleur, l'atteignit, le terrassa et lui reprit la terre; après quoi, le divin sanglier chargea son précieux fardeau sur ses vastes défenses, le rapporta en vainqueur à Brahma-Lucif, et l'éternel père des mondes remit la terre à sa place... Cette guerre féroce de Civa Adonaï à l'humanité durera encore longtemps, à la grande joie des missionnaires catholiques; mais un jour, pourtant, elle sera terminée par une victoire suprême du Bon Principe, Vichnou-Baal-Zéboub apparaîtra sous la forme d'un cheval de feu, du nom de Kalki; il pulvérisera les méchants, et Civa-Adonaï sera à jamais enchaîné dans le royaume de la désolation éternelle.

Je ne suivrai pas le frère Campbell dans tous ses développements de cette thèse. Il me suffit de montrer au lecteur l'hypocrisie protestante; car le templier de rite d'York était protestant, de l'école de ces protestants qui se rattachent à Fauste et Lelio Socin, qui sont plus gnostiques que luthériens ou anglicans. Tous les moyens leur sont bons pour entraver l'œuvre généreuse de nos missions catholiques. Ils entretiennent avec soin le fanatisme des diverses sectes dont les chefs sacrés sont les Fakirs. Ils font semblant de croire à la Trimourti, qui est la trinité de dieux du brahmanisme, chaque dieu étant distinct des deux autres, et l'un d'eux, Civa, combattant même les œuvres de Brahma et de Vichnou; et, s'adressant plus particulièrement aux Indiens lucifériens, ils leur inculquent cette idée, que Civa, le dieu malfaisant, n'est autre que le dieu des catholiques, et les missionnaires veulent que cette divinité maudite soit la seule vraie divinité, le seul et unique dieu possédant un éternel pouvoir; de sorte que, lorsque nos prêtres viennent, dans ces régions, essayer de convaincre ces peuples superstitieux qu'ils sont dans l'erreur et qu'il n'y a qu'un Dieu, ceux-ci se croient en présence de sectateurs de Civa et refusent de se convertir. La secte des fakirs lucifériens se trouve ainsi être, dans les Indes, grâce à la complicité des protestants sociniens et de la franc-maçonnerie templière, le plus grand obstacle à la propagation de la foi par nos missionnaires catholiques.

La harangue du frère Campbell terminée, le grand-maître annonça que l'on allait procéder aux évocations. Se penchant vers moi, il me demanda quel esprit je désirais voir apparaître; je lui répondis que je n'avais pas de préférence.

—Évoquons Baal-Zéboub lui-même, fit le frère Campbell.

On éteignit les flambeaux, sauf un. Les maîtres des cérémonies distribuèrent à tous les assistants un double triangle en métal, nommé sceau de Solomon chez les occultistes de tous les pays, et un pentagramme, également en métal, nommé en cabale signe du microcosme. Le double triangle se pend sur la poitrine, au moyen d'un petit cordon blanc et noir passé au cou; on tient le pentagramme de la main droite. On éteignit le dernier flambeau, et l'on apporta, pour nous éclairer, une lampe de forme bizarre, garnie d'essence et laissant échapper neuf flammes par groupes de trois; c'est la lampe magique; on la plaça sur un petit autel de forme pentagonale. On apporta encore les autres instruments indispensables, paraît-il, pour ces sortes d'opérations, bagnetto et épée, de forme spéciale; la bagnetto fut remise au grand-maître; on m'offrit l'épée, mais je déclinai l'honneur de co-présider à l'évocation, et ce fut le frère Campbell qui accepta avec joie l'instrument mystérieux. Enfin, un trépied fut placé au centre du temple, et la véritable cérémonie commença.

L'appel débuta par des consécérations de l'air, du feu, de l'eau et de la terre. Pour celle de l'air, le grand-maître fakir souffla du côté des quatre points cardinaux. Pour celle de l'eau, il étendit les mains sur un petit baquet rempli d'eau, que tenait le frère Campbell, et dans lequel il jeta du sel et de la cendre. Pour celle du feu, il présenta au frère Campbell une cassolette garnie de braise, sur laquelle celui-ci jeta du sel, de l'encens, de la résine blanche et du camphre. Pour la consécration de la terre, le grand-maître aspergea le sol, tout autour du trépied, avec quelques gouttes de l'eau du baquet et souffla trois fois sur le feu de la cassolette.

Pendant ce temps, les assistants, chacun tenant à la main, bras tendu, le pentagramme en métal, en dirigeaient une des pointes vers le trépied. C'est sur ce trépied que l'esprit doit apparaître tout à coup, assis.

Le grand-maître fit encore des exorcismes qui se prononcent en latin; je fus vraiment étonné de voir cet Indien s'exprimer dans cette langue avec une correction parfaite.

Puis, on passa aux oraisons, le grand-maître et le frère Campbell alternant. Ces oraisons sont au nombre de quatre. On les dit dans la langue du pays; mais elles ne varient pas; je les ai toujours entendues identiques, et je les ai copiées dans un rituel que je me suis procuré, lorsque ma fermeté à subir une certaine épreuve des serpents, qui sera racontée dans un prochain chapitre, me fit conférer honorifiquement, par le délégué du chef suprême Albert Pike, le grade de Hiérarque du Palladium Réformé Nouveau.

Voici textuellement, en français, ces quatre oraisons qui précèdent l'apparition de l'esprit évoqué; elles n'ont, jusqu'à présent, été données qu'incomplètement, par un des auteurs anti-maçonniques, lequel ne paraît avoir connu que la première et la dernière. A la séance dont je rends compte ici, elles furent prononcées on ourdou-zaban.

Le grand-maître dit, le premier :

“Esprit de Lumière, Esprit de Sagesse, dont le souffle donne et reprend la forme de toute chose; toi devant qui la vie des êtres est une ombre qui passe; toi qui montes les nuages et qui marches sur l'aile des vents; toi qui respirez, et les espaces sans fin sont peuplés; toi qui aspiras, et tout ce qui vient de toi retourne à toi; mouvement infini dans la stabilité éternelle, sois béni!”

“Nous te louons et nous te bénissons dans l'empire changeant de la lumière créée, des ombres, des reflets et des images, et nous aspirons sans cesse à ton immuable et impérissable clarté. Laisse pénétrer jusqu'à nous le rayon de ton intelligence et la chaleur de ton amour; alors, ce qui est mobile sera fixé, l'ombre sera un corps, l'esprit de l'air sera une âme, le rêve sera une pensée. Et nous ne serons plus emportés par la tempête; mais nous tiendrons la bride des chevaux ailés du matin, et nous dirigerons la course des vents du soir pour voler au devant de toi.

“O esprit des esprits, ô âme éternelle des âmes, ô souffle impérissable de la vie, ô soupir créateur, ô bouche qui aspiras et respirez l'existence de tous les êtres dans le flux et le reflux de ton verbe éternel, qui est l'océan du mouvement et de la vérité! Amen.”

Le frère Campbell dit, à son tour :

“Roi terrible, toi qui tiens les clefs des cataractes du ciel et qui renfermes les eaux souterraines, dans les cavernes de la terre; roi des pluies fécondantes du printemps; toi qui ouvres les sources des fontaines et des fleuves; toi qui commandes à l'humidité, qui est comme le sang de la terre, de devenir la sève des plantes; ô toi dont le nom ineffable est en sept lettres, nous t'adorons et nous t'invoquons!”

“A nous, tes mobiles et changeantes créatures, parle, parle, roi divin, dans les grandes commotions de la mer, et nous tremblons devant ta majesté; mais parle-nous aussi dans le murmure des eaux limpides, car nous désirons ton amour.

“O immensité infinie, océan sublime de la divinité, dans lequel vont se perdre tous les fleuves de l'être, qui renaissent toujours en toi!... O infinité et éternité de toutes les perfections! hauteur qui te mires dans la profondeur, profondeur qui t'exhales dans la hauteur, amène-nous à la véritable vie par l'intelligence de ton amour éternel!... Amène-nous, par le sacrifice, à l'immortalité que l'esprit du mal nous ravit au commencement des siècles; nous sommes prêts à nous immoler à toi, pour être plus dignes de toi, et nous offrirons toujours, d'un cœur pur et sincère, l'eau, le sang et les larmes... Possède-nous, ô notre Dieu, afin de nous permettre de triompher plus victorieusement de la superstition et de l'erreur! Amen.”

Le grand-maître reprit ;

“Immortel, Éternel, Ineffable et Incréé, Père de toutes choses, toi qui as porté sur le chariot roulant sans cesse des mondes qui tournent toujours; dominateur des immensités éthérées, où est élevé le trône de ta puissance, du haut duquel tes yeux redoutables découvrent tout et tes belles et saintes oreilles écoutent tout, exauce tes enfants que tu as aimés avant même de leur avoir donné la vie!”

“Car ta dorée et éternelle majesté resplendit au-dessus du monde et du firmament des étoiles; tu es élevé sur les soleils, ô Feu étincelant, là, tu t'allumes et t'entretiens toi-même par ta propre splendeur, et il sort de ton essence des ruisseaux intarissables de lumière qui nourrissent ton esprit infini.

“Cet esprit infini nourrit toutes choses, et fait ce trésor toujours inépuisable de substance toujours prête pour la génération qui la travaille et qui s'approprie les formes dont tu l'as imprégnée dès le principe.

“De cet esprit infini tirent aussi leur origine ces esprits-rois très saints qui sont autour de ton trône et qui composent ta cour, ô Père universel, ô Père des bienheureux, mortels et immortels!”

“Tu as créé en particulier des puissances qui sont merveilleusement semblables à ton éternelle pensée et à ton essence adorable! Tu les as établies supérieures aux génies secondaires qui annoncent au monde tes volontés! Enfin, tu nous a créés au troisième rang dans notre empire élémentaire!”

“Là, notre continuel exercice est de chanter tes louanges et d'adorer tes désirs. Là, nous brûlons en aspirant à te posséder en nous, et nous attendons, avec la patience des justes, l'heure suprême où nous serons appelés à brûler sans cesse, réunis à toi, possédés et absorbés par toi, dans le sein de tes flammes divines éternellement vivifiantes.

“O Père tout-puissant! O Mère, la plus tendre des mères! O archétype admirable de la maternité et du pur amour! O Fils, la fleur des fils! O forme de toutes les formes, âme, esprit, harmonie et nombre de toutes choses! Amen.”

Puis, le grand-maître et le frère Campbell dirent ensemble, lentement, étendant vers le trépied l'un sa baguette, l'autre son épée :

“ Roi invisible, qui as pris la terre pour appui et qui en as creusé les abîmes pour les remplir de ta toute-puissance ; toi dont le nom fait trembler les voûtes du monde ; toi qui fais couler les sept métaux dans les veines de la pierre ; monarque des sept lumières, rémunérateur des ouvriers souterrains, amène-nous à l'air désirable et au royaume de la clarté !

“ Nous veillons et nous travaillons sans relâche ; nous cherchons et nous espérons, par les douze pierres de la cité sainte, par les talismans qui sont enfouis, par le clou d'airain qui traverse le centre du monde.

“ Seigneur ! Seigneur ! Seigneur ! Aie pitié de ceux qui souffrent, élargis nos poitrines, dégage et élève nos têtes, grandis-nous !

“ O stabilité et mouvement ! O jour enveloppé de nuit, ô nuit voilée de lumière ! O maître qui ne retiens jamais par devers toi le salaire de tes travailleurs ! O blancheur argentine ! O splendeur dorée ! O couronne de diamants vivants et mélodieux ! Toi qui portes le ciel à ton doigt comme une bague de saphir ! toi qui caches sous la terre, dans le royaume des pierreries, la source merveilleuse des étoiles ! vis, règne et sois l'éternel dispensateur des richesses dont tu nous as fait les gardiens ! Amen.”

Ces quatre oraisons avaient été prononcées devant le trépied, par le grand-maître et le frère Campbell descendus de l'orient et s'étant placés au milieu des assistants formant le cercle ; j'étais descendu aussi et m'étais joint à la chaîne.

Le grand-maître frappa lentement sur le trépied trente-trois coups de sa baguette, avec deux arrêts après les onzième et vingt-deuxième coups ; puis, il traça sur le sol, toujours avec sa baguette, le sceau de Salomon et le pentagramme sacré.

Enfin, d'une voix forte, il prononça ce qu'on appelle en théurgie la Conjuración générale ou Conjuración des Quatre ; c'est la grande formule de l'évocation. La première moitié est en latin et se dit invariablement ainsi chez les occultistes de n'importe quel endroit du globe ; la seconde partie se dit dans la langue du pays où l'on est. Je reproduis encore textuellement :

“ Caput mortuum, imperet tibi Dominus per vivum et devotum serpentem !... Cherub, imperet tibi Dominus per Adam Jot-Chavah !... Aquila errans, imperet tibi Dominus per alas tauri !... Serpens, imperet tibi Dominus Tetragrammaton per angelum et leonem !...

“ Raphaël ! Gabriel ! Mikaël ! Adonai !

“ Lucifer ! Baal-Zéboub ! Moloch ! Astaroth !

“ Fluat odor per spiritum Eloïm ! Manet terra per Adam Jot-Chavah ! Fiat firmamentum per Jahuehu Zéboath ! Fiat judicium per ignem in virtute Mikaël !

“ Ange aux yeux morts, obéis ou écoute-toi avec cette eau sainte (le grand-maître renverse le petit baquet d'eau dans lequel on a jeté tout à l'heure du sel et de la cendre). Taureau ailé, travaille ou retourne à la terre, si tu ne veux pas que je t'aiguillonne avec cette épée (le grand-maître saisit l'épée et l'agite dans le vide). Aigle enchaîné, obéis à ce signe, ou retourne-toi devant ce soufflé (le grand-maître trace dans l'air le signe du pentagramme avec sa baguette et souffle devant lui). Serpent mouvant, rampe à mes pieds, ou sois tourmenté par le feu sacré, et évapore-toi avec les parfums que nous y brûlons (le grand-maître jette quelques grains d'encens dans la cassolette remplie de braise et remue le feu avec la pointe de l'épée).

“ Que l'eau retourne à l'eau ! que le feu brûle ! que l'air circule ! que la terre retombe sur la terre !

“ Par la vertu du pentagramme, qui est l'étoile du matin. Lucifer ! et au nom du tétragramme, qui est écrit au centre de la croix de lumière ! Amen.”

En prononçant les noms de Raphaël, Gabriel, Mikaël et Adonai, le grand-maître avait eu soin de faire le geste de répulsion, comme

s'il voulait avec les mains, à quatre reprises, éloigner un esprit dont il eût horreur. Au contraire, en prononçant les noms de Lucifer, Baal-Zéboub, Moloch et Astaroth, il faisait le geste cabalistique d'amour, ramenant vers sa poitrine, quatre fois, ses mains (doigts écartés) d'abord étendues.

Après le dernier *amen*, le grand-maître, élevant la voix plus fort encore que précédemment, appela l'esprit évoqué, par son nom :

— Baal-Zéboub !... Baal-Zéboub !... Baal-Zéboub !...

On attendit quelques instants, mais en vain ; aucun fantôme ne parut assis sur le trépied.

Le grand-maître répéta la Conjuración des Quatre et refit l'appel, mais cette fois en criant neuf fois le nom de Baal-Zéboub.

Le trépied demeurait vide.

Campbell et le grand-maître se regardaient, désappointés.

— A moi, mes frères ! hurla ce dernier ; opérons par le grand rite !

Alors, tous les assistants allumèrent des torches à la lampe magique, et l'on se mit à faire processionnellement le tour du temple, chacun tournant sur soi-même en même temps. Naturellement, je dus faire comme les autres. En passant devant chaque fakir muré, le grand-maître lui adressait une supplique, implorant ses prières, et le fakir répondait en geignant une incantation.

Après le procession, on se réunit autour du trépied ; on attendit encore : le trépied était vide, toujours vide.

— Que l'appel, dit le grand-maître, soit fait par le plus saint de nos frères fakirs !

On se précipita vers une porte que je n'avais pas encore remarquée et qui était située à l'orient, à gauche de l'autel du Baphomet. Un maître des cérémonies ouvrit cette porte. Elle donnait sur un infect réduit, humide, étroit, d'où s'exhalait une forte odeur de putréfaction. Un homme était étendu au fond de ce cachot.

Il se leva sur son séant.

— *Mac-Benac* ! cria le grand-maître.

Ces mots se traduisent ainsi : “ La chair quitte les os.” Ils forment, en outre, le nom officiel du temple de la putréfaction, en style d'arrière-loges.

Je fus épouvanté.

La figure de cet homme était rongée par les rats ; un œil pendait, sanieux, devant sa bouche édentée. Les jambes, envahies par la gangrène, rongées par les ulcères, n'étaient qu'une pourriture. Cette atrocité humaine avait l'air calme, heureux.

— Fakir trois fois sacré, lui dit le grand-maître en ourdon-zaban, c'est en vain que nous appelons Baal-Zéboub ; il ne vient pas. Prêce-nous le secours de ta voix sainte !...

Alors, on vit une chose horrible. Le fakir interpellé ouvrit la bouche, dans laquelle son œil pendant entraît sans cesse, qu'il était obligé de rejeter pour pouvoir parler, et, comme dans un râle affreux, il clama :

— Baal-Zéboub !... Baal-Zéboub !... Baal-Zéboub !...

A cette voix, répondirent, comme autant d'échos se répercutant le long de la salle, les fakirs murés et suspendus, criant aussi :

— Baal-Zéboub !... Baal-Zéboub !... Baal-Zéboub !...

Cependant, l'esprit persistait à ne point apparaître.

Dès que le grand-maître avait eu décidé d'opérer par le grand rite, deux maîtres des cérémonies s'étaient retirés par l'escalier souterrain qui donnait accès dans le temple. L'un deux arrivait maintenant, portant un vaste réchaud, plein de charbons enflammés ; il était suivi d'une femme. Le brasier ardent fut placé au milieu de la salle, à quelque distance du trépied vide.

— Femme, fais ton œuvre, commanda le grand-maître.

Et celle-ci, le plus tranquillement du monde, une placidité serène stéréotypée sur le visage, plongea sa main dans le brasier, la regardant brûler, ne surveillant pas, respirant comme avec délices l'odeur de corne rôtie et la fumée âcre qui se dégageaient.

Puis, entra l'autre maître des cérémonies traînant un bouc blanc jusque devant le Baphomet. Autour de l'animal, on alluma quatre bougies noires renversées ; et, après l'avoir mutilé horriblement,



Au milieu du temple luciférien, devant le trépied vide, la femme, toujours debout et impassible, regardait rôtir son avant-bras

on lui ouvrit le ventre ; le grand-maître y enfonça ses mains, en retira les intestins et les répandit sur les marches de l'autel, en proférant d'abominables blasphèmes contre Adonaï.

Baal-Zéboub n'apparaissait toujours pas.

Une scène alors se passa, que la plume peut à peine décrire.

Deux solides gaillards, parmi les assistants, se détachèrent et soulevèrent une lourde dalle sur le sol. De l'excavation qu'ils ouvrirent ainsi, une odeur, plus épouvantable que toutes les autres, monta, et un spectacle sans nom s'offrit à mes regards. Une huitaine d'individus étaient là dans ce cloaque, étendus, pourrissant littéralement tout vivants ; c'étaient encore des fakirs. Il y en avait d'autres, morts, auprès d'eux, squelettes décharnés et cadavres où les vers grouillaient.

— *Mac-Benac ! Mac-Benac !* cria le grand-maître, avec une béatitude sinistre.

Ceux de ces fakirs qui étaient encore vivants furent sortis du caveau et assis sur le sol devant le Baphomet : ils tombaient absolument en putrilage, en bouillie par décomposition ; on voyait leurs os blancs à nu dans les vastes plaies dont ils étaient couverts. Ces hommes n'avaient plus rien d'humain.

Au milieu de la salle, on souleva d'autres dalles, sous lesquelles se trouvaient encore des vivants à demi-pourris et des cadavres. Le temple était ainsi transformé en un cimetière infernal.

Un maître des cérémonies saisit une flûte faite d'une courge et souffla dedans avec des modulations étranges. De tous côtés, on vit sortir des serpents, des grosses araignées aux pattes velues, des crapauds hideux.

— *Tanqam ! tanqam !* glapissait le grand-maître.

Trois hommes saisirent, au hasard, un des fakirs encore vivants, le hissèrent sur le marbre de l'autel du Baphomet, et là, le grand-maître l'égorgea avec une serpe ritualistique qui lui fut remise ; cela, au milieu d'horribles imprécations. Le sang jaillit et éclaboussa les autres fakirs ainsi que le bouc. Le grand-maître plongea ses doigts dans la blessure et aspergea de sang le Baphomet. C'est ce sacrifice humain qui est le "tanqam."

Et, tandis que les serpents sifflaient, dressés sur leur queue, les joues gonflées de venin, tandis que le grand-maître récitait les formules de la liturgie satanique, que les crapauds croassaient, et que, sur cet ensemble, la voix des fakirs murés s'entendait, se mêlant aux imprécations et aux blasphèmes, tandis que le bouc secouait encore ses pattes dans un dernier spasme d'agonie, au milieu du temple luciférien, devant le trépied vide, la femme, toujours debout et impassible, regardait son avant-bras qui achevait de rôti.

Enfin, encore une fois, dans un profond silence fait tout à coup, le grand-maître hurla :

— Baal-Zéboub !... Baal-Zéboub !... Baal-Zéboub !...

Mais, pas plus qu'auparavant, l'esprit n'apparut.

Il fallait y renoncer.

Le frère Campbell se pencha vers moi et m'expliqua que Dieu seul, (c'est-à-dire Lucifer) a le don d'ubiquité, mais qu'il ne l'a pas donné aux esprits dont Baal-Zéboub est le chef. Il en concluait que Baal-Zéboub devait se manifester ailleurs, dans quelque autre réunion luciférienne où on l'avait certainement évoqué avant nous et où on le retenait.

Quoi qu'il en fût, le grand-maître déclara que la cérémonie était terminée. Du reste, tous les assistants étaient à bout de forces. Moi, j'en avais assez ; je me demandais comment même j'avais pu supporter jusque-là le spectacle de ces horreurs innommables. Parmi tous les lucifériens, mon cicerone était le plus affreux à voir : il s'était mis à tourner sur lui-même comme une toupie, d'un mouvement invraisemblablement rapide ; il n'incantait plus, il ne criait plus, il vociférait ; inondé de sucr, l'œil hagard, convulsé, il tomba finalement sur le sol, comme une masse, et demeura inerte, la bouche écumante.

Ce fut le frère Campbell qui me raccompagna.

Un dernier regard jeté sur le Baphomet, il me sembla que la tête de l'idole souriait ou plutôt ricanait d'un air satisfait. Bien qu'éveillé, j'étais comme en proie à un cauchemar.

Revenu à l'air vif, je me sentis enfin soulagé. J'eus la force de rentrer à bord et de me coucher. Je restai ainsi quarante-huit heures au lit et ne pus même pas descendre à Madras. Je me demandais si vraiment j'aurais le courage de poursuivre mon enquête.

De Madras à Calcutta, j'eus, parmi mes passagers, mistress D... et sa fille Mary, qu'il est nécessaire que je présente au lecteur ; car j'aurai à lui en reparler au cours de ce récit.

Mistress D... — morte aujourd'hui, — était la femme d'un riche planteur de café de Singapore, qu'elle avait épousé en 1861, veuf. De son premier mariage, D... a une fille, miss Arabella. Ce D... et sa fille aînée mériteraient que leur nom fût imprimé ici en toutes lettres, attendu que ces deux personnages sont des adeptes du satanisme ; mais, par respect pour la mémoire de mistress Annie D... et pour miss Mary, je ne donnerai que l'initiale de leur nom de famille. En effet, mistress D... fut personnellement des plus res-

pectables, et, si miss Mary n'était — hélas ! — protestante, je serais tenté de dire qu'elle est un ange.

Il est difficile de rêver une jeune fille plus charmante, plus accomplie. C'est dans ce voyage, à bord du *Mainam*, que la vis pour la première fois. Elle avait alors dix-huit ans à peine. Jolie au possible, blonde, avec de doux yeux bleus dans lesquels le ciel semble se mirer, elle avait, comme elle a encore, se dégageant de sa physiologie bonne et franche, un air d'honnêteté, de pureté exquise ; aimable, distinguée, elle est le contraste frappant de nos Anglaises modernes.

Après les horreurs dont je venais d'être le témoin à Pondichéry, la vue de cette pure jeune fille me fit soudain revivre. Il me sembla que Dieu l'avait conduite sur ce paquebot, pour me bien rappeler, que, même en ces contrées diaboliques, la vertu n'a point totalement disparu, qu'elle brille au sein de ces affreuses populations, comme une de ces scintillantes étoiles dont le vif éclat, au milieu d'un orage, perce tout à coup le firmament surchargé de vapeurs lourdes, épaisses et noires.

Je me sentais instinctivement attiré vers miss Mary et sa mère ; aussi, il nous arriva de causer longuement, pendant la traversée de deux jours, entre Madras et Calcutta.

Je compris que mistress D... était loin d'avoir trouvé le bonheur dans le mariage ; la seule joie pour elle était cette ravissante petite Mary, qui la consolait de tous ses ennuis, de tous ses chagrins.

Mistress D... était la fille d'un important bijoutier de Madras, qui vivait encore, lui aussi, à cette époque, âgé d'environ soixante-dix ans, et dirigeant son commerce, aidé par l'un de ses fils. D... avait alors une grosse affaire de diamants avec les Grumberg frères, qui ont maison à Singapore et à Calcutta ; il avait envoyé sa femme pour traiter ; mistress Annie, au lieu de se rendre à Calcutta directement par la ligne anglaise, avait eu des raisons, que j'ignore, pour passer d'abord à Ceylan, et ainsi elle avait pris, à Pointe-de-Galle, la ligne française d'embranchement de nos Messageries Maritimes ; s'arrêtant bon nombre de jours à Madras, elle avait revu sa famille et consulté son père et son frère sur l'affaire qu'elle négociait. Inutile d'ajouter combien le vieux bijoutier avait été heureux de posséder quelque temps chez lui sa petite-fille bien-aimée, dont mistress D... s'était fait accompagner pour ce voyage.

Moi, il faut le dire, je connaissais déjà, mais peu favorablement, le planteur D..., qui vient parfois en Europe par le courrier de Chine ; je l'avais eu à bord ; c'est précisément le fait qu'il était connu de moi, qui me servit de motif à entrée en conversation auprès de mistress D... et de miss Mary.

Je ne pouvais m'empêcher de comparer mentalement le marin à sa femme, le père à sa fille. D... est un gros homme, fort, trapu, au cou renflé ; solennel, mais avec une expression de cruauté froide sur le visage ; d'une dentition inexprimable et véritablement stupéfiante ; puant le vice, la bestialité et la rouerie ; en un mot, un type dont l'allure, la carrure exprime bien le descendant de quelque ancien convict ; l'atavisme revit absolument en lui. A cette époque, il avait largement passé la cinquantaine. Quand je l'eus à bord, il était flanqué d'une sœur à lui, une certaine mistress Fausta S..., veuve d'un raffineur de salpêtre, millionnaire, dont elle avait hérité ; la dame, de genre commun et grossier, pouvait bien avoir de trente-cinq à trente-sept ans ; grande comme son frère, forte, taillée à coups de hache, elle avait l'aspect d'une marchande à la toilette qui aurait été cuisinière. D... et sa sœur me produisirent une fort mauvaise impression ; quant à miss Arabella, la fille du premier lit, je ne l'avais pas encore vue à ce moment-là ; il me fut donné plus tard de la connaître, dans des circonstances singulières, peu à son honneur, que je rapporterai plus loin.

Mistress Annie D..., qui, en 1880, devait avoir dans les environs de quarante-trois ans, était l'antithèse de la veuve S... ; distinguée de manières, à la fois spirituelle et bonne ; pour tout dire, sa fille Mary était son portrait frappant, rajeuni ; mais elle avait, elle, dans le regard de ses yeux bleus, je ne sais quelle mélancolie, indiquant la résignation à un triste sort. Dans la maison de son mari, c'était la veuve S..., cette vraie mégère, qui dirigeait tout, qui était maîtresse souveraine.

Pauvre femme ! ce qu'elle a dû souffrir de ce mariage malheureux, mal assorti, est inexprimable. Quand elle épousa D..., pour obéir à ses parents, qui, il est vrai, n'avaient pas cru lui faire un si déplorable choix, elle voulut, ayant à cœur de se montrer mère, et non marâtre, entourer de ses tendresses miss Arabella, qui avait alors six ans ; mais elle trouva d'abord une enfant rebelle à son affection, mal élevée, livrée à sa jeune tante Fausta, laquelle n'était pas encore mariée, et dont les mauvais instincts s'étaient épanouis dès l'adolescence.

(A suivre)

FLEUR MOURANTE.

DE L'EST ET D'UNE FLEUR

Méthode de
ROBERT SCHUMANN

Traduction par
CLARA SCHUMANN

Lentement

PIANO

p

p

p

p

mf

mf

mp

mp

pp

pp

sempre cresc. ad animato

p

mp

pp

mf

mp

pp

Lentement

p

p

p

mf

mp

pp

FEUILLETON DU SAMEDI

COMMENCÉ DANS LE NUMÉRO DU 4 AVRIL :

LE SÉCRET DU SQUELETTE

Par GEORGES PRADEL

PREMIÈRE PARTIE

LA FEUILLE D'OR

V — REFUGE DE PHILÉMON — Suite

—Enfin ! s'écria M. Chaudenay, c'est assez nous occuper de ce petit bibelot, si nous faisons un peu de musique...

Mais cette proposition fut accueillie sans le moindre enthousiasme, le cœur n'y était plus.

Quelques instants plus tard Mme de Gunka prenait congé se faisant reconduire à son hôtel par Flavien Mauroy, et Lafressange ainsi que Théodore Mindeau se retiraient dans les chambres qu'ils occupaient au Refuge.

La baronne devait partir le jour suivant ; certainement elle ne passerait pas la journée entière à Bridport.

Flavien lui non plus n'y séjournerait pas longtemps encore, et sitôt rentré à Paris, Mme de Gunka lui faisait promettre de venir la voir.

—Peut-être lui dit-elle au moment où il prenait congé, serez-vous plus aimable sur la terre de France.

Et d'une voix tendre elle ajouta :

—Peut-être aussi vous montrerez-vous reconnaissant du voyage d'une pauvre femme en Angleterre, voyage qui n'a été, je le reconnais, qu'un coup de tête et un accès de folie.

Et sur ce dernier mot elle le quitta brusquement.

Flavien demeura un instant à réfléchir.

Cette femme le troublait.

Son instinct lui disait qu'elle devait jouer un rôle, et son cœur ainsi que sa tête l'empêchait de voir clair dans la situation et de suivre les déductions de son esprit.

Pour le moment une autre préoccupation, tout autre qu'une préoccupation amoureuse, s'était emparée de lui.

Si j'étais fat, se dit-il à mi-voix, en regagnant sa chambre d'hôtel, je pourrais croire que c'est pour moi qu'elle a traversé la Manche, et en y réfléchissant je ne puis y croire.

Est-ce pour Théodore Mindeau ? Je ne puis l'admettre. Pour Léo, alors. Il est assez joli garçon pour cela, et j'ai bien cru remarquer qu'à Paris la présence du cher garçon ne lui était pas désagréable. Je ne vais pas être jaloux de lui. C'est à mes sens, que parle cette femme, et non à mon cœur, et j'aime trop Lafressange pour qu'une amourette, un caprice, puissent porter atteinte à cette affection. Attendons les événements. En tout cas je laisse le champ libre à l'ami Léo, mais je surveillerai mon Théodore.

Tout en discourant de la sorte, il avait allumé sa bougie et l'accompagna de plusieurs autres, si bien qu'en quelques instants la petite chambre d'hôtel fut illuminé à giorno.

Les bougies étaient installées sur une table, de façon à en éclairer le centre.

Ces préparatifs achevés, Flavien se plaça, assis sur une chaise, devant la table, et sortit alors de sa poche la feuille d'or.

Chose étrange ! ce morceau de métal le préoccupait énormément. La plaque, presque carrée, cérait sous la pression de ses doigts, et devint bientôt complètement plane.

Alors, prenant un flacon d'eau de Cologne dans son petit nécessaire de voyage, il en imbiba un gant de peau, et se mit à frotter vigoureusement.

Le noir composé de milliers de couches de poussière, agglutinées par l'humidité, s'enleva peu à peu, se dissolvant dans l'alcool.

Bientôt il laissa voir une surface dorée, unie, miroitante, sur

laquelle Flavien Mauroy put aisément relever l'inscription suivante.

Avec son inscription et dans la forme de ses contours, la feuille d'or présentait identiquement l'aspect que nous reproduisons ci-dessous :

| | | | | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| I | 5 | 4 | L | 2 | 5 | + | + | P |
| L | 3 | g | 2 | + | D | + | C | 4 |
| L | Q | n | + | + | + | + | + | m |
| 2 | 5 | 2 | g | g | V | + | Q | P |
| C | 2 | + | 1 | 3 | + | + | + | |
| 4 | n | 1 | L | 3 | L | 2 | P | n |
| + | g | n | 2 | x | L | S | x | n |
| Q | r | g | r | s | 2 | T | g | 2 |

—Théodore Mindeau pourrait bien avoir raison, murmura-t-il, mais cet excellent Léo est la bonté et la naïveté même. Si ce Mindeau lui avait témoigné un ardent désir d'avoir cette feuille d'or, certainement il la lui eût donnée. J'ai bien fait de prendre les devants.

Tout en se parlant à lui-même, il énumérait et inspectait les caractères de l'inscription.

—Il faut trouver le chiffre, se dit-il encore, mais ce n'est pas la mer à boire. Ceci, je suis convaincu, que nous y arriverons. Avant tout pour bien faire il faudrait couper court à la curiosité de ce Mindeau.

Après avoir enfermé la feuille sous double enveloppe cachetée dans la poche de son nécessaire de toilette, il se mit au lit renvoyant au lendemain les affaires sérieuses. Mais il ne put dormir.

La feuille d'or chargée d'hieroglyphes passait et papillottait devant ses yeux.

Pendant quelques instants, instants bien courts, il réussit à s'endormir, mais le sommeil valut moins que l'insomnie.

Il fit un rêve épouvantable... un horrible cauchemar.

Théodore Mindeau, à la tête d'une troupe d'hommes armés, le poursuivait pour s'emparer de la feuille d'or.

Et la baronne de Gunka les excitait de la voix et du geste, se moquant de Mauroy avec un éclat de rire sardonique.

Flavien se réveilla, trempé d'une sueur froide, au moment où il tom-

baît sous les coups des assassins guidés par Théodore Mindeau.

—Ah ça ! s'écria-t-il, je deviens fou ! Me voici énervé comme une petite maîtresse et cela pour un méchant morceau de métal épais comme une pièce de cinq sous.

Flavien Mauroy se retourna à diverses reprises dans son lit.

—Si je me rendors, se dit-il, je vais encore avoir une conversation animée avec ce Mindeau et mon rêve reprendra son cours.

Il s'habilla en un tour de main et descendit sur la pointe du pied, pour ne point troubler le sommeil des habitants de l'hôtel.

Involontairement ses yeux se portèrent vers les fenêtres de l'appartement occupé par la baronne de Gunka.

La chambre à coucher était éclairée.

—Tiens ! se dit-il, en accompagnant ses paroles d'un sourire, communion d'idées sans doute, cette chère baronne cultive également l'insomnie.

Les gardiens de l'hôtel avaient une porte de sortie.

Elle était fermée en dedans et la clef se trouvait sur la serrure. Flavien Mauroy l'ouvrit sans bruit et, traversant les ruelles de Bridport, il se dirigea vers la plage.

Son intention était de prendre un bain.

Tout l'y invitait ; lorsqu'il arriva sur le sable, la mer commençait à descendre.

Elle venait mourir à ses pieds avec un bruissement plaintif, tandis que le jour pointait beau calme, pur, bleu d'azur au sommet



La jeune femme s'approcha de lui vivement.

du ciel, teinté de pourpre à l'horizon, irisant déjà l'immense nappe liquide d'une nuance violette.

Dans l'air, pas un souffle, autour de lui un profond silence ; à peine de loin en loin le cri aigu d'une mouette qui piquait du haut de l'air comme une flèche, et se montrait aussitôt tenant au bec un petit poisson diamanté.

Flavien se disposait donc à se livrer à une pleine eau solitaire, lorsqu'il s'arrêta tout à coup.

Ses yeux, se portant à gauche de la plage, venaient de s'arrêter sur les masses noires, les amas de roches qui à cette heure, étaient, encore à demi enveloppées dans de grosses pannes de buée bleue.

C'était au milieu de ces pierres que se trouvait l'entrée du souterrain.

C'était là que se trouvait le squelette, à demi étendu sur le sable fin du couloir.

Et une envie folle s'emparait tout à coup de Flavien Mauroy. Celle de pénétrer jusqu'au squelette, et de s'assurer de par lui-même, si auprès de lui, autour de lui, il ne rencontrerait pas quelques indices se rapportant à la feuille d'or.

Flavien Mauroy avait la décision prompte.

Il était brave, ignorant les craintes nerveuses, et ne s'effrayant point de la vue de la mort, non plus que des choses qui pouvaient la lui rappeler.

L'idée d'arriver jusqu'au squelette n'était pas plutôt née dans son esprit, qu'il la mettait aussitôt à exécution.

D'un pas alerte, il longeait le sable et atteignait promptement la marge des roches.

Arrivé là, il s'arrêta et regarda autour de lui.

Personne ! la solitude, pas même un douanier au sommet des pierres, l'atterrissage était reconnu impossible tout le long de cette partie de la côte.

Il commença donc à escalader les assises les unes après les autres, cherchant l'entrée du couloir.

Ce n'était pas chose facile.

Les déchirures, les amoncellements dissimulaient complètement le trou déblayé par Lafressange, et ne permettaient de l'apercevoir qu'à courte distance.

Quelques pierres blanches, qui avaient roulé, et qui tranchaient sur la nuance foncée des roches, un amas brun de goémon et de grands algues guidèrent Flavien, lui servant de point de repère.

En se dirigeant droit vers ce monceau, il aperçut bientôt l'orifice.

La mer, y entrant et se retirant, avait encore agrandi et arrondi la brèche, depuis le passage de Lafressange.

Flavien, sans trop de peine, put donc y pénétrer.

Et résolument, une fois la baie franchie, il s'engagea dans le souterrain.

Tout d'abord, il se trouva dans une obscurité complète. Mais peu à peu ses yeux s'accoutumèrent au noir, et il distingua l'endroit dans lequel il se trouvait.

Il marchait sur un terrain en pente, assez rapide, puis le sol, recouvert de sable fin, reprit son horizontalité.

Bientôt, ainsi que le lui avait dit Lafressange, il y vit plus clair ; à d'étroites fissures de la voûte, le jour lui apparaissait clair et brillant.

Et tout à coup, au détour d'un coude que le conduit faisait à cet endroit, il se trouva en face du squelette.

Il était bien tel que son ami le lui avait dépeint, enveloppé de ces haillons de vêtements, ces loques de drap en charpie qui laissaient voir toutes les côtes et vertèbres.

Le feutre déformé, aux galons norcés, attira l'attention de Flavien.

Il voulut le prendre, mais la forme du chapeau, le feutre lui-même, tombèrent en poussière, se désagrégeant comme de l'amadou moisi et pourri.

Seul, le galon résista, et au centre de ce galon, Flavien aperçut un bouton rond qui retenait certainement la ganse et relevait le chapeau sur le côté.

Le fil qui attachait le bouton céda dès que le jeune homme y porta la main.

Il l'examinait attentivement, se mettant sous un rayon du jour, pour le voir plus clairement, lorsqu'une voix sonore, bien timbrée, le fit retourner brusquement.

— Il paraît que nous avons eu la même idée.

C'était la baronne de Gunka.

Flavien avait fourré précipitamment dans sa poche l'objet qu'il venait de découvrir.

La baronne avait-elle aperçu son mouvement ?

— Je rougis de ma curiosité, lui dit-elle, c'est honteux. Mais que voulez-vous, je ne pouvais plus y tenir. Les histoires de M. Lafressange m'ont tourné la tête. Je n'ai pu fermer l'œil cette nuit. Enfin, j'ai pris mon courage à deux mains et j'ai escaladé les roches. Vingt fois j'ai été sur le point de revenir sur mes pas. Mais la curiosité a été la plus forte. Et me voici ! Vous me voyez toute tremblante, et bien heureuse de vous rencontrer ici.

Tremblante, elle ne l'était pas... blanche comme une cire, par exemple, nerveuse et les yeux singulièrement brillants.

Flavien était demeuré interdit.

La présence de cette femme le stupéfiait.

Enfin il reprit possession de lui-même.

— J'admire votre courage, baronne, lui dit-il, et je vous en fais tous mes compliments. Vrai, la curiosité engendre des merveilles. Comment ! seule ! vous êtes venue jusqu'ici ?

— Oui, répliqua-t-elle en plaisantant, et sur ma parole je n'ai rencontré aucun loup pour me croquer.

— Vous n'avez dû rencontrer âme qui vive.

— Non ! la grande solitude... et maintenant, laissez-moi voir le squelette.

Et passant sa tête par dessus l'épaule de Mauroy, tout comme si elle eût éprouvé réellement une grande frayeur, elle regarda la tête de mort qui grimaçait au-dessus des ossements.

— Et dire que nous serons ainsi un jour, dit-elle tandis que ses traits charmants exprimaient une horreur profonde.

— Oui, c'est vrai, répliqua Mauroy, mais voilà pourquoi une adorable créature telle que vous ne doit jamais avoir devant les yeux un aussi triste spectacle.

— Bah, et elle reprit son insouciance, il faut tout voir. Le mieux c'est de profiter de l'existence, de savourer toutes les joies de la vie qui sont à notre portée et hors de notre portée.

— Oh ! oh ! nous sommes donc matérialiste, baronne ?

— Moi ! répondit-elle avec vivacité, je ne suis rien du tout. Mais parlons du squelette... avez-vous découvert quelque chose ? Car je ne pense pas que vous soyez venu seulement ici pour... elle eut un éclat de rire... pour le regarder dans le blanc des yeux !

— Mais non, répliqua Mauroy, qui ne voulait rien livrer, je n'ai rien découvert, du tout, j'arrivais lorsque vous m'avez adressé la parole.

Mme de Gunka eut une moue vexée.

— Voulez-vous que je vous dise, mon cher Mauroy, vous avez un affreux défaut.

— Moi ! Baronne.

— Oui ! vous ! Flavien Mauroy... Vous êtes horriblement cachotier.

— Allons bon !... hier... mon principal vice, c'était d'être soupçonneux.

— Vous ne changez pas, vous cumulez, voilà tout, quel est l'objet que vous avez ramassé tout à l'heure ? Je vous ai vu...

— Mais rien, répondit Mauroy, un bouton comme celui-ci.

Et se courbant encore, il ramassa un bouton d'uniforme qui se trouvait avec plusieurs autres sur le sable.

Mme de Gunka n'insista point.

— Avez-vous sur vous le cadeau de votre ami Lafressange, demanda-t-elle, voici le moment ou jamais de le regarder auprès de ce malheureux.

Flavien secoua la tête.

— Non, répliqua-t-il je l'ai laissé chez moi, à l'hôtel.

— Et avez-vous déchiffré les hiéroglyphes ?

Il secoua la tête.

— Je vous avoue que je n'y ai même pas songé...

Maintenant que votre curiosité est satisfaite, nous n'allons pas demeurer plus longtemps ici, si vous le voulez bien.

— Mais je ne demande pas mieux, bien que, dans votre compagnie, je resterais volontiers beaucoup plus longtemps dans ce souterrain... J'aurais désiré aller jusqu'au bout... Mais vous avez raison, partons...

Et s'emparant du bras de Flavien elle se dirigea vers la sortie du couloir.

— Si vous voulez, dit la baronne, lorsqu'il se trouvèrent en plein air, vous ne parlerez pas aux hôtes du chalet de notre visite extramatinale.

— Et pourquoi cela, baronne, répliqua Flavien, qui n'avait d'ailleurs nullement le désir de divulguer cette excursion.

— Parce que j'ai honte de ma curiosité, que je la trouve mal-séante, inconvenante pour une femme... Pour une foule de raisons que je vous dit en gros et qu'il serait trop long de détailler. J'ai votre promesse, n'est-ce pas ?

Galamment, Flavien s'inclina.

— Vous savez bien, baronne, que je suis toujours à vos ordres, et que toujours, je ferai vos quatre volontés.

— En êtes-vous bien sûr, dit-elle, tandis que ses lèvres se plissaient sous un énigmatique sourire ?

— Je le pense et je l'espère parce que je suis certain que jamais vous ne me demanderez rien contre l'honneur et la loyauté.

— Bien répondu, Bayard.

Pendant quelques instants, ils continuèrent leur promenade sans dire un mot.

— Il ne vous est pas venu à l'idée, mon cher Flavien, reprit la baronne, que M. Mindeau pouvait être dans le vrai, avec ses suppositions ?

—Que voulez-vous dire ? de quelles suppositions entendez-vous parler ?

—Vous avez déjà oublié notre conversation d'hier.

—Nous avons dit tant de choses.

—D'hier au soir. Et Mme de Gunka eut un geste d'impatience.

Flavien Mauroy la regarda d'un air étonné.

—Dieu ! que vous êtes agaçant. Vous ne vous rappelez pas que M. Mindeau s'est intéressé vivement à la trouvaille de votre ami

—Ah ! parfaitement, il était très excité, cet excellent Théodore. J'ai même cru qu'il allait avaler la feuille d'or.

—Joli ! ça ressemble à des vers. Il est très nerveux et, quand il discute, il s'emballe avec une facilité. Enfin, il a émis l'avis que l'inscription pouvait avoir une grande importance, désigner, révéler un trésor, par exemple.

—Baronne, je ne crois pas aux trésors enfouis. Il y a eu une Mme Caillava qui a fait beaucoup parler d'elle, pour le prétendu trésor de Saint-Denis, nous avons eu précédemment les galions de Vigo. Les trésors, voulez-vous que je vous dise en quoi ils consistent, baronne ? Ils consistent dans des yeux de velours pareils aux vôtres, des perles comme celles que je vois étinceler entre vos lèvres si rouges.

—Oh ! oh ! comme vous vous-enflamez ! mon cher Flavien ! l'air d'un souterrain vous a porté à la tête. Calmez-vous ! Enfin je raisonne par l'absurde. Je suppose qu'il existe réellement un trésor, que la feuille d'or en fasse foi.

—Eh bien ?

—Que feriez-vous ?

—Je rendrais tout bonnement la dite feuille à Lafressange, car c'est lui qui l'a trouvée ! et aux prix de quels dangers !

—Peste ! Mais vous êtes digne de l'antique, mon cher ! Et ce trésor permettrait sans doute à Léo Lafressange d'épouser Mlle Berthe de Kermor, car elle doit être fort riche cette petite, sans compter les espérances de sa grotesque famille.

On était arrivé à l'hôtel.

Mme de Gunka, quittant le bras de Flavien, remonta dans ses appartements.

Lorsque le jeune homme se trouva seul, il demeura plongé dans ses réflexions.

—Pourquoi m'a-t-elle dit tout cela, la baronne ? se demanda-t-il tout perplexe.

Mais, comme il ne trouvait point la solution de ce problème.

—Allons voir Léo, se dit-il, je dois d'abord lui raconter ce que j'ai découvert.

Mauroy qui était distrait, ne s'était point aperçu du désarroi de sa toilette.

La baronne, avec une élasticité de couleuvre, s'était glissée par l'orifice, sans toucher à peine aux parois.

Flavien, au contraire, avec ses larges épaules avait touché de tous les côtés ; si bien que de tous les côtés aussi, il portait les traces de boue gluante et verdâtre.

Les hôtes du chalet, tonton Philémon en tête, faisaient la bonne matinée ; Flavien ne rencontra que les domestiques et monta tout droit à la chambre de Lafressange.

Celui-ci dormait du sommeil du juste, bercé par des rêves ensoleillés.

Il se réveilla en sursaut à l'entrée de son ami.

—Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-il en s'étirant, la grève reprend ! Jacquemain nous redemande ? il y a le feu !

Apercevant alors les traces de boue et de vase sur la vareuse de Flavien.

—Ah ! ça, d'où viens-tu ? Tu es tombé ? Tu t'es battu ? Tu as eu un accident ?

—Rien de tout cela... Je viens de travailler pour toi.

—Hélas ! s'écria Lafressange, en bâillant de toutes ses forces, je te remercie tout d'abord, mais tu me rappelles que j'ai le plus grand tort de paresser dans les délices de cette Capoue albionnesque et que je vais être obligé de travailler moi-même. Il va falloir reprendre le métier. Heureusement que j'ai de la copie sur la planche. *Mes Prisons !... Corn Castle ?... Mon Evasion !... Le squelette ! La feuille d'or !*

Flavien s'était assis sur une chaise auprès du lit de Lafressange. D'un geste de la main il arrêta son ami.

—Parle de la grève de Melcombe, de Weymouth, de de Bridport, mais pas un mot de ton emprisonnement, de ton évasion, du squelette et surtout de la Feuille d'Or.

—Pourquoi cela ?

—Je vais te l'expliquer.

—Comme tu es mystérieux !... Mais cela ne me dit pas d'où tu viens, où tu t'es roulé pour avoir aux épaules et aux bras des traces de boue, de vase verte.

—Je te le répète, je viens de travailler pour toi, ingrat !... Mais, et Mauroy mit une sourdine à son organe, avant tout, dis moi, par rapport à la tienne, où se trouve la chambre de Théodore Mindeau ?...

—Mais elle est contiguë à celle-ci, son lit doit être là, à côté du mien... Nous ne sommes séparés que par une cloison.

—Bien, répliqua Flavien baissant de plus en plus la voix c'est-à-dire qu'il est prévenu de ma visite... c'est ce que j'aurais voulu éviter.

—Tu crois !... que de mystères !

—Naïf enfant !... Et Mauroy eut un hochement de tête, tu ne penses qu'au bonheur ! à l'amour !... aux joies de la vie ? Heureusement que ton vieux Flavien s'est mis dans la tête de s'occuper de toi... et il est têtue ton vieux Flavien.

—Je sais que tu m'aimes, que tu es un ami véritable ! et je t'aime bien aussi, va !... Je n'oublierai jamais que tu as passé par-dessus ton horreur des voyages pour te mettre à ma recherche.

—Je suis payé au-delà de mes peines... Il se joue devant moi un roman des plus intéressants. Mais laisse-moi continuer. Tu vas t'habiller.

—Jamais de la vie ! s'écria Lafressange, en s'étirant de nouveau avec une incomparable paresse.

—Tu vas te lever sur l'heure.

—Je suis si bien dans ce lit. On voit bien que tu n'as point subi la paille humide d'un cachot. Je n'ai pas encore pu me rattraper. Et puis, je faisais le plus charmant des rêves quand tu es entré.

—Tu vas t'habiller, reprit Mauroy inexorable. Si M. Mindeau, t'entendant bouger, se lève, et te demande où tu vas ?

—Ah ! ça, fit Lafressange, interrompant son ami, tu crois que Théodore Mindeau passe sa vie à m'espionner ?

Flavien Mauroy eut un petit mouvement de tête.

—Ça pourrait bien être, répliqua-t-il, surtout depuis hier soir. Enfin, je désire me tromper, mais nous ne saurions trop prendre de précautions. Donc, s'il te parle, te demande où tu vas, de si bonne heure, tu lui répondras, le plus naturellement du monde, j'ai aperçu des souffleurs et des marsouins dans la baie, et que je suis venu te chercher pour te les faire voir.

—Bien, c'est compris.

—Ne sois pas long, je t'attends sur le sable.

—Tu me fais faire tout ce que tu veux, fit Léo, en sautant à regret à bas de son lit.

Flavien Mauroy était déjà parti.

En descendant l'escalier du chalet, il prêta l'oreille, et il crut entendre du bruit dans la chambre de M. Mindeau.

—Je ne dois point commettre d'erreur, se dit-il, Théodore nous épiait.

Avant de se rendre sur la plage, il prit soin de passer à son hôtel et changea de vareuse ; cela fait il descendit sur le sable et Lafressange vint le rejoindre quelques instants plus tard.

Le jeune homme aborda son ami en riant.

—Tu ne t'es point trompé, lui dit-il, cette commère de Mindeau était déjà sur pied, il a voulu savoir où j'allais.

—Et tu lui as répondu ce que je t'ai dit ?

—Parfaitement.

—Et que t'a-t-il répondu ?

—Que comme on voyait la baie de l'une des fenêtres de sa chambre, il pourrait peut-être apercevoir les marsouins et les souffleurs au moyen de sa jumelle.

Flavien Mauroy hochla la tête.

—Un moyen comme un autre de nous espionner.

Heureusement que nous sommes à deux de jeu. Nous allons nous mettre à l'ari des regards inquisiteurs du correspondant de la *Morgen Post*. Ayons d'abord l'air de regarder réellement les marsouins et d'autres cétaqués qui n'existent que dans mon imagination ; désignons les même des bras,— et Flavien joignit le geste à la parole.

—Et maintenant,— reprit-il, nous sommes certains qu'il ne viendra point nous rejoindre, ayons soin de nous placer à un endroit où il ne pourra nous apercevoir, et nous sommes libres comme l'air.

Flavien, tout en parlant, conduisait son ami à cette terrasse, encombrée de tables, recouverte d'une tente, où les baigneurs et les baigneuses de Bridport venaient prendre après leur immersion dans l'eau salée, des réconfortants et des apéritifs.

Cet endroit, à cette heure matinale, était, on le comprend, absolument désert.

—Là, fit Mauroy, en s'asseyant à une table de zing, et en faisant signe à son ami de prendre place à ses côtés, au moins ici nous sommes certains de ne pas être dérangés.

—Tu sais que tu m'intrigues énormément, lui dit Lafressange.

Mauroy répliqua vivement :

—Intrigué, je le comprends, mais je le suis plus encore que toi.

—Enfin, que signifient toutes ces précautions et ces recommandations de ne parler ni de Corn Castle ni de mon évasion, ni du squelette.

—Ni surtout de la Feuille d'Or, tu vas le savoir ! Mais d'abord prête-moi une attention soutenue.

—Je suis tout à toi, et je ne perds pas une de tes paroles, car je vois que tu es très sérieux.

—Flavien Mauroy reprit au bout d'un instant :

—Tout à l'heure, dans ta chambre, tu m'as demandé d'où je venais et je ne t'ai pas répondu. La boue, la vase que tu m'as vues sur les épaules, provenaient de l'entrée du couloir. par où tu t'es échappé de Corn Castle.

—Ah! bah! s'écria Lafressange, très étonné.

—Je viens de rendre visite au squelette. Et je dois dire que cette idée ne m'est pas venue à moi seul! J'ai été rejoint dans le souterrain par Mme de Gunka.

—Elle t'avait donné rendez-vous?

Flavien haussa les épaules avec impatience.

—Sois donc sérieux, il ne s'agit ici ni de galanterie, ni de rendez-vous. La baronne est aussi intriguée que Théodore Mindeau, de ta découverte du squelette et de la feuille d'or. Elle est très intelligente cette femme-là.

—Merci, s'écria Lafressange, en inclinant ironiquement la tête, ce qui veut dire que je suis un imbécile.

—Eh! non!... tu n'es pas un imbécile. Tu es au contraire un être très intelligent, seulement tu es jeune, tu fais la cour aux femmes, à toutes à la fois!... Parce que ce que tu aimes surtout en elles, c'est l'amour! tu flirtes avec Mlle de Kermor, tu marivaudes de très près avec Mme de Gunka.

—Flavien!... Je te jure!...

—Alors si c'est elle qui marivaude avec toi on peut intervertir l'ordre des facteurs. Cela ne change rien à la chose. Que veux-tu! tu la trouves belle! moi aussi! Crois-tu que je vais t'en vouloir parce que nos yeux sont faits de la même façon. J'ai déjà discuté la chose avec moi-même, et je t'aime comme un frère aîné aime son frère cadet, ce n'est pas toutes les Gunka de la terre qui me mettront contre toi un grain d'amertume au cœur.

—Quel solide garçon, tu fais, s'écria Lafressange, profondément ému, et quelle sincère amitié que la tienne!

—Je le crois. Je te dirai même mieux, j'en suis sûr, mais ne nous arrêtons pas à parler sentiment, et allons droit au fait.

Done, j'ai été rendre tout à l'heure visite au squelette et la baronne est venue me rejoindre. A ce propos, tu ne sais rien de tout ce que je te raconte. Il est probable qu'elle te tournera et te retournera dans tous les sens pour savoir si je t'ai parlé. Je ne t'ai rien dit. Tiens-toi bien.

—Entendu.

—Maintenant, je t'ai demandé hier de me donner la Feuille d'or sais-tu pourquoi?

—Parce que sans doute tu éprouvais le désir de posséder ce bibelot, assez curieux, du reste, à cause de son origine.

Flavien Mauroy secoua la tête.

—Pas le moins du monde. Je t'ai demandé la Feuille d'or parce que j'étais convaincu que Mme de Gunka ou Théodore Mindeau, allaient commettre l'indiscrétion de t'adresser la même demande. Et comme je connais mon Léo sur le bout de mon doigt... tu n'aurais jamais eu le courage de leur répondre, par un refus.

Lafressange éclata de rire.

—Ça, c'est vrai.

—Je me suis donc emparé de la Feuille d'or, tout simplement pour la soustraire à d'autres... Mais mon cher ami... elle t'appartient... Je l'entends ainsi...

Lafressange protesta avec vivacité:

—Je te l'ai donnée, et bien donnée et je ne vais pas la reprendre.

—Tu la reprendras, au contraire. Je te demande seulement de ne te la rendre qu'à Paris, parce qu'ici, j'ai dans l'idée que n'étant pas sur tes gardes, on pourrait fort bien te la subtiliser comme une lettre à la poste.

—Allons! Fais-moi encore de mauvais compliments.

—Mais non! sac à papier, s'écria Mauroy en s'animant, je n'en ai même pas l'idée; mais la créature humaine n'a à sa disposition qu'un certain nombre de forces, aussi bien morales que physiques, et comme les tiennes sont dirigées d'un autre côté, il en résulte que, dans bien des cas, tu demeures complètement à découvert.

—Tu attaches donc réellement une grande importance à la Feuille d'or? demanda Lafressange à son ami.

—Plus que tu ne peux le croire, répliqua Flavien et à mesure que j'avance dans mon système d'induction et de déduction, tout me porte à penser que je suis dans le vrai.

Les deux coules sur la table, le menton dans les deux mains, Lafressange avait pris la posture la plus attentive.

—D'abord, reprit Mauroy, je te prie de remarquer le métal de la plaque en question.

—C'est de l'or.

—Oui, de l'or! de l'or pur, sans alliage, sans un atome de cuivre, c'est-à-dire le métal le plus inaltérable de tous les métaux, celui qui peut conserver éternellement un document, une inscription.

—C'est parfaitement exact.

—De plus, poursuivit Mauroy, en s'animant car il était plein de son sujet, dans quelle position as-tu trouvé la feuille d'or? Dans les doigts crispés, que pendant l'agonie le malheureux a dû, tant il tenait à cet objet, le faire entrer dans sa chair, puisque, tu me l'as dit, à la pression de ta main, les os se sont séparés et celui du poignet lui-même est tombé.

Lafressange fit un signe de tête affirmatif.

—Donc, le propriétaire de la Feuille d'or tenait énormément à cet objet. Or, cette nuit, ne pouvant dormir, j'ai composé sur des probabilités parfaitement admissibles tout un petit travail que je vais te communiquer, et tu reconnaîtras toi-même qu'il est fort possible que de l'inconnu j'en arrive au connu, et que je sois dans le vrai.

—Je t'écoute, c'est très intéressant après tout, et quoi qu'il arrive, nous n'aurons pas perdu notre temps.

(A suivre.)

REGISTERED TRADE MARK.



Confitures
Gelées
Marmelades

Garanties Fruits et Sucre Granulé.

VINAIGRE PUR Garanti sans addition d'acides et fabriqué sous le contrôle du gouvernement.

MICHEL LEFEBVRE & CIE
MONTREAL

Nouvelle Manière de Poser les Dentiers sans Palais
DENTS POSEES SANS PALAIS
S. A. BROUSSEAU, L. D. S.
No 7 RUE ST-LAURENT, Montréal



Extrait les Dents sans Douleurs par l'Electricité et fait les Dentiers d'après les procédés les plus nouveaux. Dents posées sans Palais et Couronnes de Dents en Or ou en Porcelaine posées sur de Vieilles Racines.

MAGNIFIQUE ROMAN

LE FILS DE L'ASSASSIN

Cet émouvant feuilleton, qui a tenu les lecteurs du SAMEDI sous le charme de ses dramatiques situations, est maintenant en vente.

Il en sera adressé un exemplaire franco à toute personne qui nous fera parvenir la somme de

25 CENTS

Au-dessus de 400 pages, grand format.

Les timbres postes (canadiens ou américains) sont acceptés.

ADRESSEZ VOS COMMANDES DE SUITE

TIRAGE LIMITÉ

Poirier, Bessette & Cie,
No 516 Rue Craig
MONTREAL

50 ANS EN USAGE I

DONNEZ AUX ENFANTS SIROP DU DR CODERRE



POUR GUERISON CERTAINE DE TOUTES Affections bilieuses, Torpeur du Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de tous les Malaises causés par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

oct. 18-94

Librairie & Estampes Anciennes

Louis BIHN
69 Rue de Richelieu, et 1 Rue Rameau
PARIS

Gravures du XVIIIe Siècle, en noir et couleur, des Ecoles Française et Anglaise
PORTRAITS RUSSES ET AMÉRICAINS

UNE LEÇON



L'histoire raconte que certain individu ne put jamais se mettre en tête que les ours étaient dangereux; un ours même se chargea un jour de le lui mettre. Il en est de même du mal de dents, avec cette différence que s'il vous empoigne vous pourrez encore vous en débarrasser en faisant usage de la gomme du Dr ADAM. Ça ne coûte que 10 sous.

POIRIER, BESSETTE & CIE
IMPRIMEURS

Commandes promptement exécutées, caractères de luxe.

516 Rue Craig, Montréal.



Dr. H. F. Merrill.

Les Résultats Étonnent

LES HOMMES DE SCIENCE.

La Salsepareille d'AYER

MÉDECINE

Qui n'a pas d'Égale.

Témoignage d'un Médecin bien connu.

"La Salsepareille d'Ayer est sans égale comme dépuratif du sang, et l'on ne saurait trop la louer. J'en ai vu les effets dans les cas chroniques ou aucun autre traitement n'avait réussi et j'ai été étonné de ses résultats. Nulle autre médecine pour le sang que j'aie jamais essayée, et je les ai toutes essayées, n'a une action aussi complète et n'effectue de cures aussi permanentes que la Salsepareille d'Ayer." — Dr. H. F. MERRILL, Augusta, Me.

La Salsepareille d'Ayer

Seule Admise à l'Exposition Colombienne.
Les Pilules d'Ayer pour les Intestins.

There's No Use Wasting Words on Ripans Tabules

- THEY -
CURE HEADACHE,
DYSPEPSIA,
CONSTIPATION,
HEARTBURN,
DIZZINESS,
BILIOUSNESS.

DRUGGISTS SELL THEM.
... And That's All There is to say ...

30 mai 97

Une Affaire Turc

Les docteurs s'accordent tous à dire que le

.. BAIN TURC ..

est le meilleur remède connu contre le Rhumatisme sous toutes ses formes, Toux, Rhumes, Dérangements de Foie et des Reins et toutes les maladies du sang.

Des centaines de personnes prennent des bains par plaisir.

RUE STE-MONIQUE

Près du Windsor.

OUVERT TOUTE LA NUIT.

HEURES DES DAMES :

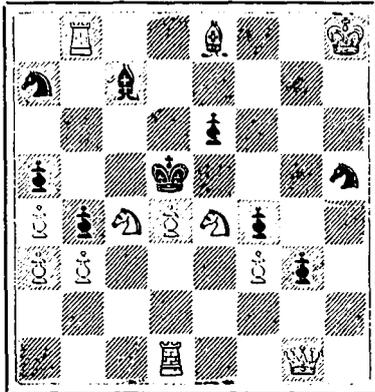
De 10 heures A. M. à 2 heures P. M.

ECHECS

PROBLÈME No 66

Par F. R. GIPPENS (B. C. M.)

NOIRS



BLANCS

Les blancs jouent et font mat en deux coups.

SOLUTION DU PROBLÈME No 65

| | |
|----------|------------------|
| BLANCS | NOIRS |
| 1 — F2 R | 1 — R4 T |
| 2 — T3 T | 2 — Echec et mat |

Ont trouvé les solutions du Problème No 63.

Sphinx (Ottawa); Gilbert Marcotte, Nondum (Montréal).

AUTRES TEMPS AUTRES MŒURS

— Dis, papa, qu'est-ce qui distingue la civilisation de la barbarie ?

— C'est bien simple ; la civilisation consiste en l'art de tuer son ennemi à six mille verges avec un boulet de canon. Et la barbarie, c'est de lui couper la tête avec un sabre.

**

Sait on quel est le dernier " cri " du luxe et de l'élégance féminines aux États-Unis ?

C'est de porter, soit au corsage, soit à la ceinture, d'une façon apparente, un petit mouchoir de dentelle très fine avec initiales en brillants. Les élégantes de San-Francisco, notamment, ont adopté depuis peu cette mode que New York a bientôt suivie, et l'on cite telle et telle femme de millionnaire qui arborent à leur corsage des mouchoirs en dentelle de 90,000 francs.

On le voit, les Américaines ne se mouchent pas du pied ; mais peut-être ne se mouchent-elles pas non plus dans leur mouchoir. Le jour, qui ne saurait tarder d'ailleurs, où j'aurai des mouchoirs de 90,000 francs, j'aurai soin de ne pas les confier à ma blanchisseuse.

Avis aux Hommes du Monde



Voulez-vous vous faire bien venir auprès des dames, soignez votre tenue, et pour cela faites vous habiller au BROADWAY TAILORING HOUSE, 240 rue St-Laurent. Les dames elles mêmes s'y font habiller.

Quelques enseignes de Paris, signalées par l'Intermédiaire des Chercheurs et Curieux :

Un fabricant de poupées de la place de la République, faisant le neuf et le vieux, affiche cet avis :

Plus de mauvaises têtes, ici on les remplace.

Rue Bolivar, un marchand de vins, descendant en droite ligne de M. de la Palisse, a fait peindre sur sa maison ce judicieux renseignement :

Maison fondée depuis qu'elle existe suivi de cette constatation irréfutable :

Y a pas d'erreur à la clef, tout va bien

Enfin le facétieux cabaretier, que le voisinage des gens hilares gêne probablement, termine par ces mots :

Défense de rire en passant.

Un restaurateur de la rue de Lyon, faisant face à la prison de Mazas, a pour enseigne :

Ici on est mixax qu'en face.

Enfin, on peut lire, sur un autre établissement, près de la gare de l'Est, ces mots :

A la descente des Voyageurs

et, en dessous :

Tous les jours, grand arrivage d'huîtres!

On n'est pas plus aimable !



Institution Cure d'Eau Kneip.

MILWAUKEE, WIS., Juillet, 1894. (S)

Il est de mon devoir de reconnaître ce qui suit : — J'ai souffert beaucoup de Venissements pendant plusieurs mois. Tous les médecins appelaient cette maladie une affection nerveuse, mais leurs traitements ne me donnaient aucun soulagement. A San Francisco on me recommanda le Tonique Nerveux du Père Koenig. Après en avoir pris pendant quelques jours, les symptômes de ma maladie disparurent. Une seule bouteille suffit pour me guérir entièrement.

REV. A. GOETTE.

Mal de Tête de 30 Ans.

MILWAUKEE, WIS., Mai, 1894.

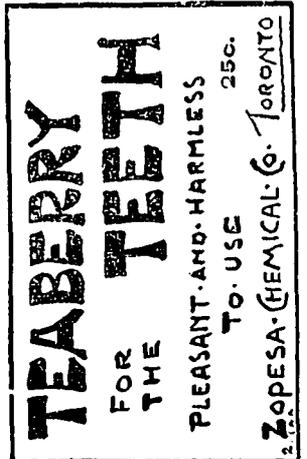
Il y a à peu près 30 ans, pendant un feu, je tombai dans une cave, pleine d'eau. Comme c'était en hiver, mes vêtements gelèrent sur moi avant que je puisse me chauffer. Depuis ce temps j'ai souffert de sévères maux de tête, et je fis traiter par plus de 15 médecins, mais rien ne me fit autant de bien comme une bouteille de Tonique Nerveux du Père Koenig.

J. NETZHAMMER.

GRATIS Un Livre Précieux sur les Maladies Nerveuses et une bouteille échantillon, à n'importe quelle adresse. Les malades Pauvres recevront cette médecine gratis.

Ce remède a été préparé par le Rév. Père Koenig, de Fort Wayne, Ind., depuis 1876 et est maintenant préparé sous sa direction par la

KOENIG MED. CO., Chicago, Ill.
Chez tous Pharmaciens, à \$1 la bouteille ou 6 pour \$5.00.



30 novembre 96

41, Bell 8025 Tél. des March. 560

LA MERVEILLEUSE

(PATENTÉE)

NOUVELLE CUILLER . . .

Pour tourner les gâteaux et les galettes. Indispensables dans les familles.

ASSORTIMENT COMPLET DE

Ferronnerie, Quincaillerie, etc.

The Edw. CAVANAGH CO.,

2547 A 2553 RUE NOTRE-DAME

Coin des Seigneurs MONTREAL

LE CYCLISME EN FAMILLE



En certaines villes, à Paris notamment, on voit des familles complètes montées sur un seul bicyclette arriver des localités voisines, à l'annonce d'un gros évènement d'intérêt général. La même chose ne manquera pas de se produire à Montréal, et alors les ventes à bon marché de la MAISON PAQUIN, 267 rue St-Laurent, provoqueront des spectacles comme celui dont nous donnons ici l'illustration. La MAISON PAQUIN fait une spécialité de mousselines qu'on ne trouve nulle part ailleurs.

AVIS AUX FUMEURS.

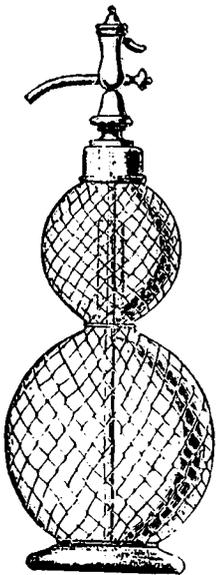
LE TABAC A FUMER (MIXTURE)

Crème de la Crème

est un délicieux mélange de Périou Louisianais de la paroisse de St-Jacques, de véritable tabac importé en palettes extra brillantes et finement hachées, de tabac de couleur extra haché en longs filaments, et de diverses autres marques de tabacs de la Havane choisis avec soin.

J. M. FORTIER, Fabricant,
MONTREAL.

"A titre d'essai un paquet de 2 onces sera expédié par la poste, franc de port, à quiconque nous fera tenir la somme de 25 cts."



"Seltzo"

Appareil le plus pratique pour

FAIRE SOI-MEME
à bon marché

L'EAU DE SELTZ

(SODA WATER)

indispensable dans toutes les familles.

Prix du No 1, contenant 3 bouteilles : **\$4.00**

Prix du No 2, contenant 5 bouteilles : **\$5.50**

ROYER & ROUGIER FRERES

Importateurs de Produits Français

55 Rue St-Sulpice

MONTREAL

UN BEL ACTE DE CHARITÉ



—La charité, monsieur, disait un ivrogne
—La charité que je vais vous faire, répondit l'interpellé, c'est celle d'un bon conseil. Allez à l'hospice Auclair et demandez M. J. X. CHASLES, ou encore adressez-vous à M. le Dr SYLVESTRE, 1428 rue St-Denis. Ces messieurs vous guériront de l'ivrognerie, cause de tous vos malheurs.

Un Excellent Journal "

Parlant de l'excellent journal anglo-allemand,

THE REVIEW

de Chicago. La Vérité s'exprime comme suit: "Nous engageons ceux de nos lecteurs qui veulent suivre l'idée allemande en Amérique et qui ne peuvent pas lire l'allemand, de s'abonner à ce journal, The Review, dont l'éditeur est M. Arthur Prouss. Adresse, 145 Schiller Street, Chicago, Ill. Prix de l'abonnement, \$1.50 par année."
—De la Vérité, Québec, 31 août 1895.

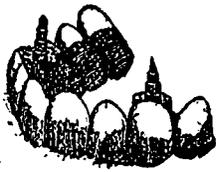
R. WILSON SMITH
Courtier-Financier

Débentures de Gouvernement, Municipales et de Chemins de Fer achetées et vendues.

Placements d'Argent

sur sécurités de première classe toujours en mains.

No 1724 Rue Notre-Dame
MONTREAL



Fausses dents sans palais. Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines. Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux. Dents extraites sans douleur par l'électricité et par Anesthésie locale, chez

J. G. A. GENDREAU, Dentiste

Heures de consultations : 9 hr a.m. à 6 p.m.

Tél. Bell 2318

20 Rue St-Laurent

LA SOCIÉTÉ NATIONALE DE SCULPTURE

Au souvenir des voix discordantes qu'a fait entendre l'agitation politique de ces derniers temps, c'est plaisir d'entendre parler musique et harmonie ; aussi jamais plus qu'aujourd'hui la tâche que poursuit la Société Artistique Canadienne n'a-t-elle rencontré de sympathie dans le public.

Développer le goût des beaux arts en général et de la musique en particulier, c'est plus que distraire le public, c'est comme le guérir d'une crise nerveuse qui troublait à la fois ses facultés physiques et mentales. Inutile après cela de dire combien nous souhaitons de succès à la Société Artistique Canadienne dans l'œuvre philanthropique qu'elle poursuit au milieu de nous.

Entendu au square Mirabeau.

Une femme à sa voisine :

— Quel beau bébé vous avez-là, Madame, quel âge a-t-il ?

La maman. — Trois mois, Madame.

La femme. — Ah ! vraiment, il paraît bien six mois. Mais c'est qu'il a des cheveux, le chéri !

La maman, avec orgueil. — Il a même déjà des petits poux, Madame !

La femme. — Ah ! c'est amour !

GUÉRISON RAPIDE

Un de nos confrères est en train de poser dans l'antichambre du docteur Z... Impatienté, il appelle un domestique :

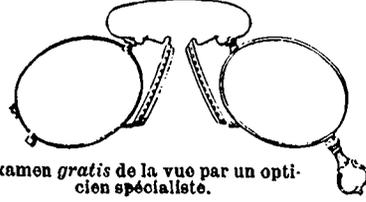
— Mon ami, allez dire à votre maître que s'il ne me reçoit pas dans cinq minutes, je suis guéri !

POURQUOI SE CASSER LA TÊTE



Voilà un monsieur qui se donne un mal énorme à trouver une place de villégiature. Pourquoi téléphoner ainsi à tous ses amis ? Qu'il aille donc à BEURIVAGE, ou mieux qu'il s'adresse à MM. MARQUIS & MONGEAU, au-dessus de la Banque du Peuple ; ces messieurs l'auront vite tiré d'embarras.

A. MONGEAU
No 42 RUE ST-LAURENT
(Entre les Rues Craig et Vitré.)



Examen gratis de la vue par un opticien spécialiste.

LE GOUT DU SPORT



Ce n'est pas à la ville que ces dames peuvent se livrer aux exercices athlétiques, mais bien à la campagne. Or, pour le sport comme pour la salubrité, il n'y a pas de place comme Cartierville et St-Laurent. On peut y acheter des terrains à bas prix, et même les visiter sans qu'il en coûte rien, en s'adressant à MM. BEAUCHAMP & DÉRY, agents d'immeubles, 505 rue Craig, coin de la rue St-Laurent.

DANS UN BAL OFFICIEL

— Monsieur, permettez-moi de vous serrer la main, pour faire voir que je connais quelqu'un ici.

— Avec plaisir, monsieur, car je me trouve absolument dans le même cas que vous.

— Alors, vous donnez à votre fille, ma fiancée, 100,000 francs : c'est peu.

— Oui, mais elle aura tout notre bien à notre mort.

Le fiancé distraitemment :

— A peu près vers quelle époque ?

ENTRE AMIS

— Eh ! vous ne m'avez pas rendu mon parapluie. Je vous l'ai prêté il y a plus d'une semaine.

— Je sais bien ; mais il a toujours plu depuis.

ÇA CHANGE LA THÈSE

— Vous savez, le fils Moiard, il vient de voler 30,000 francs à son patron.

— Il va bien, le gaillard !

— Il a, de plus, emporté votre parapluie.

— Ah ! l'affreuse canaille !

Qu'importe si votre fiancée est jolie de face ; ne vous prononcez jamais avant de l'avoir vue "de dot."

Champagne Couvert

Exigez le Champagne de cette marque de vos fournisseurs !



Un des meilleurs importés au Canada. Essayez-le !

EN VENTE PARTOUT

... EN GROS CHEZ ...

LAPORTE, MARTIN & CIE

Montréal, seuls agents

VISITE DE CÉRÉMONIE



Les candidats heureux aux élections du 23 juin doivent bien une visite de remerciement à ceux qui ont organisé leur élection. S'ils veulent par leur tenue produire une bonne impression qu'ils ne manquent pas de se faire habiller chez M. DUHAMEL, 1680 rue Ste-Catherine, près de la rue St-Denis.

DISCUSSION OISEUSE



Voilà deux individus qui discutent à propos de meubles qu'ils désirent acheter. L'un dit que sur la rue Dorchester ils sont chers mais pas beaux ; et l'autre dit que sur la rue St-Laurent ils sont beaux mais pas bons. Qu'ils aillent donc chez MM. T. E. & A. MARTIN, 1924 rue Notre-Dame. Là ils trouveront tout un assortiment de meubles pas chers, beaux et bons à la fois.

Casse-tête Chinois du "Samedi"

SOLUTION DU PROBLÈME No 31



L'HON. W. LAURIER.



L'HON. M. FOSTER.



SIR OLIVER MOWAT.



SIR RICHARD CARTWRIGHT.



M. DALTON MCCARTHY.



SIR CHARLES TUPPER.

Ont trouvé la solution juste : Mesdames L Lefebvre, E Gougeon, E Gagnon ; Mlles Eugénie Brisson, Alexina Fréchette, Corinne Laurent, Alberta Lebeau, Joséphine Mount, H L Millette, Marie Louise Pailhon, de Germaine Sauvalle, Phelena Smith, "Bella"; Messieurs Chs Belanger, Thomas Crevier, Gustave Chapeau, Jacques de Lamothe, L E Demers, Aimée Douglas, Victor Fortier, Georges Gadbois, J Girard, Pierre Hogue, A Lamarche, Donia Legris, G Mac S, Arthur Payette, J L A Pariseau, Willie Pelletier, F T Portelance, Alex Raymond, C A Reeb, Paul Ste-Marie, Louis Viau, Inconnue (Montréal); F Laforce (Boucherville); J Albert René (Carmel Hill, Que); Gypsie (Drummondville, Que); Mlle Clorinda A Massé (Granby, Que); Mlle Georgiana Roy (Grandes Lignes, Que); J D Henri Dorion (Hull, Que); O D Massé (Joliette, Que); Mme Octavie P Dion (Jonction St-Martin, Que); Mlle Alice Brossard (Laprairie, Que); Alfred Bouchard (Lévis, Que); W Bundock (Louisville, Que); S Lanahan (Magog, Que); Roméo Languevin (Marieville, Que); Q Jenkins (Notre-Dame Lévis, Que); Mlle Geraldine Leprohon, C O S, J E J Routhier, Raissa Dauray, Paul Taillon (Ottawa, Ont); Jos Sauviat, A E Dery, Mlle Alice Jacques, Mlle Charlebois, E Bilodeau (Québec, Que); Louis Phaneuf (Rigaud, Que); Ad Roy, M Paradis (Rimouski, Que); Mlle Elise Léveillée (Sorel, Que); Chs H Boucher (Ste-Angele de Rouville, Que); Mlle Léopoldine Guertin, Mlle Blanche Massé (St Césaire, Que); M R Bonlais (St Charles, Rivière Richelieu, Que); J B R Bédard (St Henri de Montréal, Que); Napoléon Dupuis (Station St Henri Co Lévis, Que); Clovis Routhier, Rodolphe Morin (St Hyacinthe, Que); Emile Labelle (Sto Rose, Que); Herménégilde Gagnon (St Roch de Québec); Edmund Bussièras, F X Dubuque (St Sauveur de Québec); D L de Laplante (St Timothé, Que); Mlle Mary J Bundock (St Titc, Que); Mlle Rose Anna Guillemette (Trois-Rivières, Que); Mlle Anna Cossette (Valleyfield, Que); A X Labrosse (Vankleok Hill, Ont); A M Demers, Léo Beauregard (Waterloo, Que); E J A Branchaud (Westmount, Que); Mlle Marie Vandal, Louis Vandal (Place inconnue); Mlle Rose Favreau, Ed Desroches (Coloos, N Y); Charles Desroches (Fall River, Mass); Rosario L'Heureux & Co (Lewiston, Me); Mme J V Blanchet (Lisbon, Me); Aurèle Piché, Add P Page (Lowell, Mass); Siméon Lamarche (Manchester, N H); Sam Hiron, W B Tremblay (Nashua, N H); R Dion (New Bedford, Mass); Mlle Eugénie Royer (Pascoag, R I); Mlle Amanda Pruneau (Worcester, Mass); Mde Wilfrid Desjardins, Roméo Comtois, J A Savignac, Josie Soucisse, Nap Bédard, Médéric Ménard, Wilfrid Landry (Montréal); Mlle Regina Fréchette, S Gaudreau, Amélie Boulais (Marieville, Que); Charles Carrier, Mlle Clara Gamache (Fall River, Mass); Louis Laurier (Jamestown, N Y); Jos Potvin (Lancaster, N Y); Pierre Michaud St Ubalde, Que); J Alex Phaneuf (Montréal).

Le tirage au sort a fait sortir les noms de Mlle Alexina Fréchette, 109 St Christophe (Montréal); Mlle P Charlebois, 111 Grande Allée, (Québec); Louis Laurier (Jamestown, N Y); Jos Potvin, Lancaster, N Y); Pierre Michaud, (St Ubalde, Qué).

Solution arrivée en retard du Casse-Tête No 30 : John Planché (Nouvelle Orléans, La). Les cinq personnes dont les noms précédent ont le choix entre un abonnement de trois mois au journal, 50 centimes en argent, ou une magnifique épinglette pour homme ou dame. Nous les prions de nous informer au plus tôt du choix quelles auront fait.



PETIT DUC, LA FINE CHAMPAGNE, LA CHAMPAGNE R. V. B.

Jan 96

"Curling Cigar," fait à la main valant 10c pour 5c.

Fumez les Cigares de choix ..

Creme de la Creme - 10c

La Fayette - - - - 5c

EN VENTE DANS LES PRINCIPAUX DEBITS DE TABAC.

Société Artistique Canadienne

210 RUE ST-LAURENT

PROCHAIN TIRAGE

8 Juillet '96

BILLETS ENTIERS, - 10 CENTS

| | | | |
|----------------|-----------|--------------------------|----------|
| DISTRIBUTION) | Le Numéro | 9,412 a gagné le prix de | \$1,000. |
| | do | 29,255 | do 400. |
| | 24 JUIN | do 48,045 | do 150. |

N.B.—Les tirages ont lieu à la Salle Saint-Joseph, rue Ste-Catherine, à 2 heures. Le public est invité. Admission gratuite.



BAIN RUSSE
 " **TURC**
 " **PRIVÉ**
 LEÇONS DE NATATION
 Ouvert depuis 6 hrs A. M. à 10 hrs P. M.
 Dimanche, 6 hrs A. M. à 10 hrs A. M.

32 ANNÉES D'EXPERIENCE

ARMAND DOIN

Chapelier de 1ère classe

No 1584

Rue Notre - Dame, Montreal
 (Vis-à-vis le Palais de Justice)

CASQUETTES et CHAPEAUX de SOIE
 SUR COMMANDE

Réparages faits avec soin et à des
 prix modérés.

Modes Fashionables ...

CHAPEAUX, MANTEAUX
 FOURRURES en tous genres
 ROBES, COLLETS, Etc.

Le tout fait sur commande — Réparations Soignées

LE RENDEZ-VOUS DE L'ÉLÉGANCE ET DU BON GOUT

.. Ce sont les Salons de ...

M^{me} LS A. HOUDE, Jr.

No 1588 Rue Ste-Catherine, Montreal

LA MAISON HOUDE EST LA SEULE DE CE GENRE AU CANADA.

VIN VIAL

PHOSPHATE DE CHAUX, VIANDE ET QUINA

Tonique puissant pour guérir:
 Anémie, Chlorose, Phthisie, ...
 Epuisement Nerveux
 Aliment Indispensable dans les Crises de ces Affections,
 LONGUES CONVALESCENCES et tout état de langueur
 caractérisé par la perte de l'appétit et des forces.
 J. VIAL, Chimiste, Lyon, France.
 Echantillons gratuits envoyés aux médecins.

Liquidation de Faillites

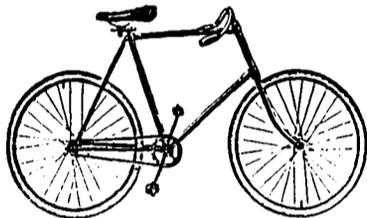
Argent à Prêter
 Achats d'Obligations Municipales

M. ROMEO PREVOST & CIE

Experts-Comptables, Liquidateurs et
 Fidei commissaires

Chambres 41 & 42 Batisse des Chars Urbains
 MONTREAL

BICYCLISTES!



VOUS AIMEZ A ...
ACHETER ET MONTER
 SUR LE ...
Meilleur et le meilleur Marché.

AUSSI TOUTES SORTES DE

VOITURES, CHARRETTES, EXPRESS, WAGONS,
 ET TOUTES SORTES DE

Voitures d'Été,

ALLEZ CHEZ ...

R. J. LATIMER

592 rue St-Paul, Montreal.

100 en Magasin pour le Choix.



Casse-tête Chinois du "Samedi"

No 33



INSTRUCTIONS A SUIVRE

Découpez les pièces teintées en noir; rassemblez-les de manière à ce qu'elles forment, par juxtaposition: UNE PETITE FILLE, QUI PROMENE SA POUPEE DANS UNE BROUETTE.

Adressez, sous enveloppe fermée avec votre nom et votre adresse, à "Sphinx", journal le SAMEDI

Avis Important - Il sera donné en primes aux 5 premières solutions tirées au sort parmi celles justes de ce Casse-Tête, qui nous seront parvenues, au plus tard le jeudi 9 juillet, à midi, un abonnement de trois mois au journal le SAMEDI ou une magnifique épinglette pour homme ou dame, ou 50c en argent, au choix des gagnants.

BOBINES DE FIL
DE DEWHURST

Médallées dans toutes les Expositions.

Fort, égal, élastique et sans nœuds. Demandez la
 marque "Three Shells." En vente dans tous les
 magasins de Marchandises Sèches.

SEULS AGENTS POUR LE CANADA:

CEO. D. ROSS & CIE

648 RUE CRAIG, MONTREAL.

—LA—

Société Nationale de Sculpture

(A RESPONSABILITÉ LIMITÉE)

Incorporée par Lettres Patentes le 18 Juin 1895

FONDS CAPITAL - - \$50,000

Distribution tous les Mercredis

| VALEUR DES OBJETS D'ART | | LOTS APPROXIMATIFS | |
|-------------------------|---------|--------------------|------------------------------------|
| Un lot | \$1,500 | \$1,500 | 100 lots du 1er gros lot \$1 \$100 |
| " " | 500 | 500 | 100 " 2m " 1 100 |
| " " | 250 | 250 | 100 " 3m " 1 100 |
| " " | 100 | 100 | 100 " 4m " 1 100 |
| 2 " | 50 | 100 | 999 " " 1 999 |
| 6 " | 25 | 150 | 999 " " 1 999 |
| 10 " | 10 | 100 | |
| 30 " | 5 | 150 | |
| 100 " | 2 | 200 | |
| 200 " | 1 | 300 | |
| | | \$3,350 | Montant Total \$5,748 |

Prix du Billet, - 10 cents

11 BILLETS, \$1.00.

100 BILLETS, \$8.00

La Société Nationale de Sculpture,

J. ED. CLEMENT, - - - - Secrétaire-Gérant.

Boîte de Poste 1025.

104 RUE ST-LAURENT, MONTREAL.